

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1970

N°

702

T H E S E

pour le

D O C T O R A T E N M E D E C I N E

(Diplôme d'Etat)

par

ROUGER Denis

né le 20 février 1942

à Seignelay (Yonne)

Présentée et soutenue publiquement le

1970

RETIF DE LA BRETONNE ET LA MEDECINE

Président : Monsieur Charles COURY, Professeur

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1970

N°

T H E S E

pour le

D O C T O R A T E N M E D E C I N E

(Diplôme d'Etat)

par

ROUGER Denis

né le 20 février 1942

à Seignelay (Yonne)

Présentée et soutenue publiquement le

1970

RETIF DE LA BRETONNE ET LA MEDECINE

Président : Monsieur Charles CORY, Professeur

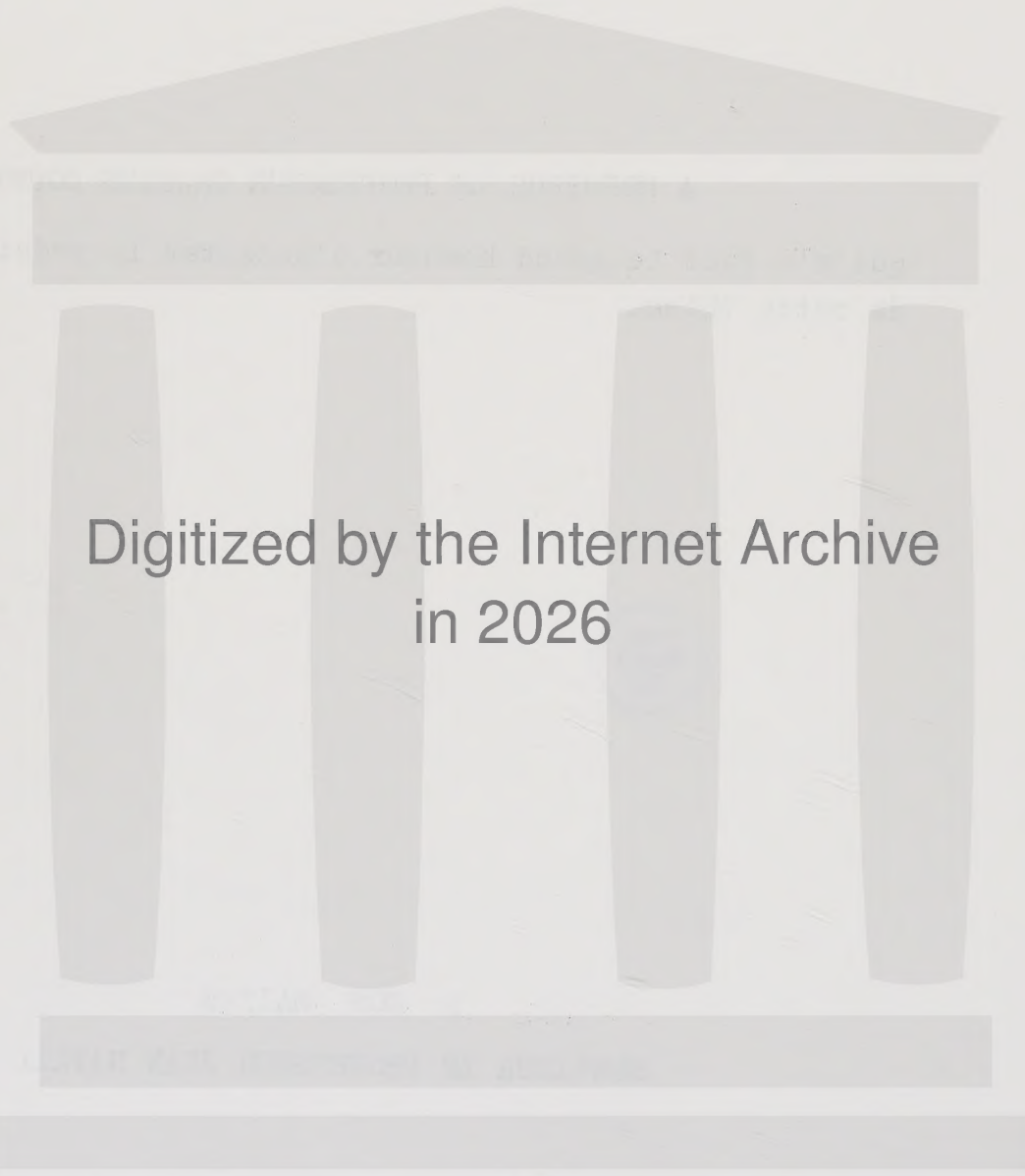


A MONSIEUR LE PROFESSEUR CHARLES COURY

qui m'a fait le grand honneur d'accepter la présidence
de cette thèse.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR JEAN NATALI



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551621_0012

A LA MEMOIRE
DU DOCTEUR MAURICE GENTY
historien de Rétif de la Bretonne.

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PERE
LE DOCTEUR JOSEPH FORESTIER

qui fut médecin de campagne pendant cinquante ans.

A MA FAMILLE

INTRODUCTION

S'il est bien connu à l'étranger (en U.R.S.S., au Japon, au Canada, aux Etats-Unis surtout, où il a été traduit, où des études importantes lui ont été consacrées, Rétif n'est pas prophète en son pays. Les articles des dictionnaires ne sont pas tendres à son endroit. Beaucoup d'historiens de la littérature se bornent à lui faire au passage une révérence assez dédaigneuse. Au seul nom de Rétif - ce "pourceau de Rétif" comme disait Brunetière - des âmes délicates, aujourd'hui encore, s'effarouchent.

Avouons que Rétif est d'un accès difficile. Les exemplaires anciens de ses romans sont devenues de coûteuses raretés, placements sûrs à la Bourse des livres; on n'a réédité qu'une faible partie de son oeuvre, et le choix n'a pas toujours été dicté par les motifs les plus avouables; au reste, ce serait folie de vouloir remettre au jour, in extenso, ces quelque soixante mille pages que Simone de Beauvoir, émule de Gargantua, dit avoir dévorées en une saison : nous ignorons si ce plat copieux fut de son goût, mais nous savons que Paul Valéry, moins expéditif peut-être dans ses lectures, mettait "Rétif fort au-dessus de Rousseau".

Curieuse figure que celle de "Monsieur Nicolas" qui fut berger, séminariste en herbe, apprenti imprimeur, ouvrier typographe et qui, à trente-cinq ans, las de composer à la casse les livres des autres, prit soudain le parti de vivre de sa plume. Il y a de tout chez cet autodidacte : des longueurs insupportables, du bavardage, de l'érudition à bon marché, des imbroglios romanesques souvent puérils, - mais aussi des illuminations prophétiques, des pages d'une naïve et savoureuse poésie, des documents uniques sur la vie ouvrière et paysanne avant la

Révolution, et surtout des confidences qui nous révèlent, corps et âme, un homme tout entier. Dans Monsieur Nicolas ou le coeur humain dévoilé, il a entrepris, dit-il, de se "disséquer", de "s'anatomiser"; pour "subsister quelques jours de plus", il s'est livré à ses lecteurs "comme l'Anglais condamné vend son corps". Le voici "nu" devant nous, avec ses tares, sa mythomanie, son orgueil, sa hargne. Rien non plus ne nous échappe de ses misères physiques, ni ses "gonorrhées", ni ses "fièvres tierces", ni ses hernies, ni les hémorroïdes qui gâtent son matelas.

Etablir la "fiche médicale" de Rétif, étudier les rapports qu'il eut, par nécessité ou par amitié, avec les médecins - et les guérisseurs - de son temps, rassembler et apprécier ses idées sur la médecine, sur l'hygiène, tel sera l'objet de notre étude.

LA VIE ET L'OEUVRE DE RÉTIF

I

A la fin des Posthumes - le livre est de 1802 - figure, imprimée en petit corps et occupant toute une page, la liste des "ouvrages que se propose de publier N.E. Restif s'il vit assez longtemps pour les achever". Il a soixante-huit ans, est accablé d'infirmités cruelles; il n'en rêve pas moins de publier encore une trentaine de romans, laissant d'ailleurs à d'autres, ajoute-t-il, la liberté d'écrire "ceux qu'il n'aura pas commencés", et dont il donne "le titre et le concept". Parmi ces livres encore à l'état de projet figure "Moi ou l'égoïsme", titre qui pourrait trouver place en tête de l'oeuvre entière de Rétif de la Bretonne. Pour Rétif, en effet, "lui-même, c'est l'essentiel" et cet écrivain "si observateur et si curieux des autres n'a profondément parlé que de soi, n'a raconté que sa vie et n'a eu qu'un souci : vivre pour se raconter et vivre en se racontant" (1). Toute sa vie, du berceau aux années de vieillesse, tient dans les seize volumes de Monsieur Nicolas; il l'a découpée en scènes dialoguées dans Le Drame de la vie; Edmond dans Le Paysan perversi, c'est Rétif; et dans les nouvelles des Contemporaines ou de L'Année des Dames nationales, maints personnages, qu'ils se nomment Bérault, M. de Sacy ou M. de La Phare, ressemblent à Nicolas comme des frères.

Un biographe de Rétif devrait, semble-t-il, se borner à recueillir les confidences de l'auteur; mais la part de complaisance ou d'erreur que contiennent inévitablement les confessions d'un écrivain, même du plus sincère, passe chez lui

(1) Maurice Blanchot, Un livre vivant. Restif de la Bretonne (Critique, mars 1948).

la mesure. Tel épisode, il l'avoue, n'est qu'un "château en Espagne de ce qui aurait pu arriver"; tel autre n'est qu'un "rêve éveillé"; son plus grand bonheur est de bâtir une "revie", c'est-à-dire raconter l'une de ses aventures, non pas telle qu'elle fut, mais telle qu'il voudrait qu'elle eût été. Démêler le vrai du faux n'est pas toujours facile : il convient d'être attentif à certains démentis que Rétif glisse en passant au détour d'une page ou dans une note: on peut faire appel, ce qui réserve des surprises, au témoignage de documents manuscrits du XVIIIe siècle, registres paroissiaux ou actes notariés; il est assez révélateur enfin de superposer plusieurs versions d'un même récit et d'obtenir une image composite qui met en valeur les traits essentiels en éliminant les fioritures et les surcharges.

Quelles furent les principales "époques" de la vie de Rétif? Jusqu'à dix-sept ans "Monsieur Nicolas" est resté sous la tutelle de sa famille; apprenti imprimeur pendant quatre ans, il a ensuite exercé douze années durant sa profession d'ouvrier typographe; puis pendant trente-cinq ans sa production littéraire fut intense; enfin jusqu'à son dernier souffle, il n'a cessé de noircir du papier.

II

Né le 23 octobre 1734 au village de Sacy, en Basse-Bourgogne, à mi-chemin entre Auxerre et Avallon, Nicolas-Edme Rétif était fils d'un paysan aisé, tabellion à ses heures et "lieutenant" des seigneurs de l'endroit. Ce père - Edme Rétif - dont il a raconté la vie et célébré les vertus, était natif lui-même d'un village voisin et s'était fixé à Sacy après avoir épousé (malgré lui peut-être si ce mariage forcé n'est pas un épisode purement romanesque) une robuste paysanne qui lui donna huit enfants. Aîné des neuf enfants du second lit, Nicolas eut pour mère une fille de vigneron, la blonde Barbe Ferlet, qui

s'était affinée à la ville. Sacy se trouvait à l'écart des grands chemins; la ferme paternelle, la Bretonne, dont Rétif ajouta le nom au sien pour signer ses ouvrages, était elle-même à l'écart du village. C'est là que Nicolas grandit, gardant les troupeaux, partageant les jeux des petits paysans et jargonnant leur lourd patois, écoutant aux veillées des contes de bonne femme ou les lectures édifiantes d'un père volontiers moralisant; Edme Rétif, dont les deux fils aînés étaient ecclésiastiques et qui avait de l'ambition pour les siens, n'entendait pas garder l'enfant "au coin d'un buisson". Un frère utérin de Nicolas, Edme Boujat, né d'une aventure de jeunesse de Barbe Ferlet, était établi chirurgien aux environs de Fontainebleau : il aurait voulu que son cadet fût un jour des études de médecine et sans doute ce projet se fût-il réalisé s'il n'était mort prématurément. On décida que Nicolas serait d'Eglise : il avait douze ans lorsqu'il fut confié à son aîné l'abbé Thomas - demeuré clerc tonsuré par humilité janséniste - qui gouvernait "l'école des enfants de chœur" à l'hôpital de Bicêtre. Bientôt chassés par les Jésuites, les deux frères trouvèrent refuge au village de Courgis, près de Chablis, où l'aîné des enfants Rétif était curé et édifiait la paroisse par sa piété. Séminariste en herbe, Nicolas étudiera le latin à Courgis de décembre 1747 à novembre 1750, avant d'être chassé du presbytère pour avoir porté un trop vif intérêt aux jeunes beautés du village. Ces trois années pesèrent d'un grand poids sur sa destinée : s'il souffrit cruellement, en pleine crise d'adolescence, des duretés et de l'incompréhension de ses frères, s'il est permis de voir, dans ses écarts de conduite, une réaction contre la discipline austère qui lui fut imposée, il n'en garda pas moins un certain goût pour le jansénisme. Le séjour à Courgis sema-t-il en lui "les germes d'un anticléricalisme farouche"? Rien de moins sûr et Pierre Sage (2) n'a pas eu de peine à montrer qu'il a

(2) Pierre Sage, Le "bon prêtre" dans la littérature française, 1951.

toujours gardé la nostalgie de la vie cléricale. Mais c'est chez ses frères jansénistes qu'il a appris à penser profondément, à étudier les plus secrets replis de son coeur; c'est du jansénisme aussi qu'il tient, par cette habitude de l'introspection, le sens et le goût du péché.

La porte du séminaire étant interdite à Nicolas, on décida de choisir pour lui, à défaut d'une carrière brillante, l'estimable état d'ouvrier typographe : ainsi ne serait pas perdu ce qu'il avait fait d'études. Le 14 juillet 1751, Nicolas abandonne Sacy pour être apprenti à Auxerre chez l'imprimeur François Fournier - celui qu'il nommera, dans ses romans, M. Parangon. Le récit de son séjour à Auxerre, où il jeta sa gourme, est fait surtout du catalogue de ses faciles conquêtes, du recueil des vers non moins faciles qu'il rime pour les célébrer, de l'histoire enfin de son amour pour "Madame Parangon", sa patronne, dont il prétend avoir cueilli de force la fleur à une date où la femme de l'imprimeur attendait son sixième enfant. Comme Jeannette Rousseau aimée en secret à Courgis, comme cette Rose Bourgeois furtivement admirée à Paris, "Colette Parangon" n'est qu'une des épreuves d'un même idéal féminin. Certaines pages pourtant nous livrent d'intéressants documents sur la vie des ouvriers typographes dans un atelier de province et préfigurent curieusement la première partie des Illusions perdues (3) de Balzac.

Le 1er septembre 1755, Rétif, depuis trois mois déjà compagnon, prend le coche d'eau pour gagner Paris. Les années de "mort morale" pendant lesquelles il a vécu misérablement en travaillant à la casse - il a essayé d'en rehausser la médiocrité par deux épisodes parfaitement invraisemblables, l'histoire du dîner à l'hôtel des Ambassadeurs de Hollande et celui du mariage avec l'Anglaise Henriette Kircher - sont marquées par une singulière instabilité. Il change souvent de logis, se brouille

(3) L'imprimerie Séchard, à Angoulême, sert de cadre à la première partie des Illusions perdues.

coup sur coup avec trois patrons - tout bon ouvrier qu'il est; en 1759, il part à pied pour Dijon où il travaille trois mois. Le voici à la Bretonne, songeant à entrer au séminaire, puis à Paris encore, cherchant en vain à s'employer. Il trouve enfin une place de prote chez François Fournier, son ancien patron : deux années passées à Auxerre avant l'inévitable brouille, le temps d'épouser Agnès Lebègue, fille d'un apothicaire ruiné parti pour servir dans l'armée du Rhin; il en aura quatre filles, dont deux survécurent, Agnès et Marion. Mariage sûrement mal assorti; mais si Agnès Lebègue avait été la mégère qu'il peint dans La Femme infidèle, aurait-elle pu un jour, et déjà quadragénaire, gagner l'amitié de Fontanes et le coeur de Joubert? Sans doute lui reprochait-il surtout de ne pas lui avoir apporté l'établissement bourgeois, avec apport d'une dot confortable, dont il a toujours rêvé et dont il attendait la liberté d'écrire sans souci du gagne-pain. Le triste ménage fixé à Paris, Rétif, toujours instable, change plusieurs fois d'atelier avant d'être engagé chez Quillau, imprimeur de la Faculté de médecine.

C'est alors qu'en 1767, cédant à une irrésistible vocation, sans se soucier ni de sa femme qui pour vivre va vendre des mousselines ou s'improvisera professeur de couture, ni de ses deux filles mises en pension chez des parentes, Rétif décide d'abandonner sa "proterie" et de se faire auteur. Désormais l'histoire de la vie de Rétif se confondra avec celle de ses livres - sans parler de ses interminables démêlés conjugaux ni de ses déménagements toujours nombreux. De La Famille vertueuse (1767), son premier roman, aux Posthumes et aux Nouvelles Contemporaines (1802), il va, inlassablement, poursuivre la publication de plus de quarante ouvrages, dont certains comptent quatre, douze, seize, voire quarante-deux volumes. Il travaille dans son lit, faute de feu, renversant à l'occasion l'encrier

dans ses draps; une livre de groseilles achetées au coin du Pont-Neuf peut lui tenir lieu de repas; pendant des années, il garde l'éternel manteau bleu et le chapeau à larges bords qu'on lui voit dans les estampes des Nuits de Paris. C'est sous cet accoutrement que le "hibou spectateur", comme il se nomme, rôde le soir venu dans les rues de Paris, guettant les filles de boutique au défaut des vitrages, suivant les filles de joie, hôte familial des gargotes, des billards, des cafés et des mauvais lieux. Tout ce qu'il a vu, il le note, à la lueur tremblante des lanternes. Le "hibou" d'ailleurs n'est pas insociable : il a un pied dans les lupanars et l'autre dans les salons. Les amis ne lui manquent pas : Sébastien Mercier, Grimod de la Reynière, Beaumarchais; il connaît le comte de Clermont-Tonnerre, Le Pelletier de Morfontaine, prévôt des marchands. En 1787, on le présente à la comtesse Fanny de Beauharnais chez qui il ira souper tous les vendredis. Elle deviendra son égérie et sa protectrice. Il coudoie à sa table Vicq-d'Azyr, Cubières, Cazotte, Rabaut-Saint-Etienne. En 1788 Rétif trouve son dernier gîte rue de la Bûcherie, il y installe, avec des caractères de rebut, une petite imprimerie : c'est là qu'il compose, au double sens du mot, ses derniers ouvrages : Le Drame de la vie, son Théâtre, Monsieur Nicolas, sans parler de l'inavouable Anti-Justine. Accablé par la maladie, ruiné par la dépréciation des assignats, il est secouru par "l'ange Fanny", veillé par sa fille Marion. Rétif meurt le 3 février 1806 : les fenêtres de son logement "au troisième sur le devant" donnaient sur la façade de l'Ecole de Médecine que la Faculté avait abandonnée en 1775 pour émigrer rue Jean-de-Beauvais. Qu'eût pensé Rétif s'il avait pressenti que la coupole sur laquelle s'attardèrent sans doute ses derniers regards abriterait un "parthénion" signalé par un numéro 13 de belle taille, où l'on ne se soucia guère d'appliquer les prescriptions édictées dans Le Pornographe?

III

Lorsque Rétif quitta, à soixante-douze ans, "sa maison de la rue de la Bûcherie" pour "l'église Notre-Dame sa paroisse" et le "cimetière Sainte-Catherine, il laissait un monceau de manuscrits, bientôt, dit-on, jetés au feu. Furent épargnées pourtant Les Nouvelles Contemporaines, publiées en 1811, - trois volumes dont le premier contient une "notice" de Cubières sur "la vie et les ouvrages de Nicolas-Edme Restif de la Bretonne"; épargné aussi le manuscrit achevé de L'Enclos et les Oiseaux, qui ne vit jamais le jour et fut dépecé à la fin du siècle dernier par un marchand d'autographes; enfin, en 1889, Paul Cottin publiait une partie (1780-1787) du journal intime de Rétif, Mes Inscriptions : précieux document fait de notes "écrites au jour le jour souvent heure par heure".

Au total, l'oeuvre entière de Rétif compte quelque 190 volumes. Est-il possible, dans cette masse énorme, de faire un tri? Henri Bachelin établit une distinction entre les romans, tels Le Paysan pervers ou Le Quadragénaire; les ouvrages d'autobiographie et chronique familiale, comme La Vie de mon père, La Femme infidèle, Ingénue Saxancour, Monsieur Nicolas; les traités de réformation, ce que Rétif appelle ses Idées singulières (Le Pornographe ou Le Thermographe par exemple); enfin, les livres, Contemporaines, Année des Dames nationales, Nuits de Paris, où l'auteur peint les moeurs de la capitale et de la province. Classification assez arbitraire, Rétif ne se souciant guère des limites imposées par la loi des genres : les confessions de Nicolas sont bien souvent, comme il dit, "romanisées", et tel roman n'est qu'une confession travestie; il y a de tout dans Les Veillées du Marais ou dans Les Nuits de Paris, et l'homme, on le sait, est partout.

En dépit des longueurs, des platitudes et d'un incroyable abus du désordre, quel ouvrage de Rétif pourrait laisser indifférent un esprit curieux? "Dans ses ouvrages les plus faibles, les plus diffus, les plus discutables, le lecteur, s'il est ~~est~~ ~~bénévole~~, ~~trouve~~, tôt ou tard, le mot, la ligne, la page, les pages étonnantes, saines, parfois prophétiques, vivantes et vé-
cues, observées. Alors, sur le taillis monotone de la forêt, surgissent les grands arbres, à côté des éclaircies et des mares boueuses, et c'est tout autre chose que le parc, artificiel et fardé" (Dr A. Terson).

UNE FICHE MEDICALE

I

Ni Montaigne faisant le compte, dans son journal de voyage, des verres d'eau qu'il a bus, des bains qu'il a pris, des pierres de toutes grosseurs qu'il a semées en chemin; ni Rousseau avec ses "battements d'artères", ses maux de reins, ses rétentions ou ses "ardeurs d'urine"; ni Bernardin de Saint-Pierre décrivant dans le préambule de L'Arcadie ses troubles visuels et ses angoisses ne nous ont laissé une suite d'auto-observations comparables à celles qu'on rencontre dans l'oeuvre de Rétif. En racontant sa vie, il a chemin faisant relaté par le menu tout ce qui touchait à sa santé; l'idée lui vint même en 1785, de reprendre à la fin de la "9e époque" de Monsieur Nicolas - sous une rubrique spéciale, Mes maladies - l'énumération des maux de toutes sortes dont il avait souffert. Pour la période qui va de 1780 à 1787 nous sommes mieux renseignés encore par les notes presque quotidiennes que nous livrent Mes Inscriptions. Il suffira de rassembler ces confidences éparses pour établir une véritable fiche médicale, où les observations iront du berceau aux années qui précéderent de peu la tombe.

II

La Vie de mon père et les premières pages de Monsieur Nicolas, auxquelles il convient d'ajouter le témoignage des anciens registres paroissiaux, nous fournissent des renseignements précieux sur les antécédents familiaux de Rétif. Edme Rétif, le patriarche de la Bretonne, fils d'un autre Edme Rétif, "maître tonnelier" à Nitry, mourut à soixante-treize ans, d'ailleurs victime d'une imprudence. La durée moyenne de vie des enfants

qu'il eut en premières noces de la "vertueuse" Marie Dondaine - "vertueux", dit Rétif, signifie "fort au physique" - fut de soixante-deux ans, compte tenu d'un mort-né : moyenne exceptionnellement élevée au XVIII^e siècle; de trente-neuf ans seulement, compte tenu aussi d'un "garçon" mort-né, et d'un frère cadet de Nicolas, qui fut tué en Hanovre à dix-sept ans, soldat au régiment d'Auvergne, la moyenne de vie des enfants nés de Barbe Ferlet, était encore pour l'époque celle d'une descendance vigoureuse (4). Les Rétifs avaient un type humain très caractéristique : "carrés", de taille moyenne - Nicolas mesurait "cinq pieds un pouce" - ils étaient reconnaissables à leurs sourcils noirs et épais, à leur système pileux développé - où le Dr Guittet Vauquelin voit "la caractéristique du mâle à grande puissance" -, à leur nez aquilin généreusement accusé : tel Rétif s'est dépeint; tel apparaît son père, et tel il apparaît lui-même dans les gravures de Binet son illustrateur. "Irascible, ardent au travail", son père, nous le savons, fut un infatigable géniteur. Quant à son grand-père Ferlet, il mourut à quatre-vingt-deux ans après avoir pris femme quatre fois. S'il est vrai qu'on donna pour nourrice à Nicolas, afin, dit-il, "d'achever d'embraser son sang et son caractère", la "femme la plus tempéramentueuse du canton", on voit qu'il ne pouvait démentir ses origines ni renier le lait qui l'avait nourri.

III

Il est difficile d'admettre, avec Havelock Ellis, qu'on baptisa Nicolas le jour de sa naissance à cause de sa fragilité : "né et baptisé le même jour" était une formule courante dans les anciens registres paroissiaux. L'enfant, pourtant,

(4) Renseignements puisés aux Archives de l'Yonne, aimablement communiqués par M. Philippe Havard de la Montagne.

semblait de complexion délicate; "il ne vivra pas" répétaient ses parents. Dès l'âge de cinq ans, des "coliques" le tourmentèrent, qu'il attribue à son avidité "de pain tendre et de noix", et qu'il s'efforçait de soulager" en se mettant le ventre sur une bassinoire échauffée". Bientôt sa nervosité excessive, son émotivité, son imagination prompte à s'enflammer trouvèrent un aliment dans les contes de diables et de revenants qu'on faisait aux veillées. Il ne nous cache pas qu'il prenait plaisir à sa propre épouvante. Mais des frayeurs nocturnes traversaient ensuite son sommeil : ses songes, dit-il, "étaient d'objets terribles" qui lui "montraient des dents aiguës" et "des yeux étincelants"; il croyait voir des processions funèbres, "des prêtres en chape". Lorsqu'il s'éveillait, il poussait des cris de frayeur. Sa sensibilité physique était telle qu'il ne pouvoit voir son sang ni celui des autres sans s'évanouir; il tombait en "syncope" si sa soeur Margot le chatouillait en l'habillant. A la fois orgueilleux et timide, avide de dominer les autres, il était sauvage au point que si quelque inconnu venait à la Bretonne, il couchait dans les greniers à foin, ne mangeant que ce que lui apportaient à la dérobée ses jeunes soeurs. Que tout jeune encore, l'animale simplicité du village aidant, il ait assisté à certains ébats amoureux, la chose est assez vraisemblable. L'éveil des sens, certainement, fut en lui très précoce. Dès l'âge de dix ans, s'il en était encore à chercher la cause d'un phénomène nouveau, ses idées sur les femmes "s'éclaircissaient petit à petit". Déjà s'éveillait son goût pour les jolis pieds chaussés avec délicatesse : entrait-il dans quelque maison et voyait-il "les chaussures de fête rangées en parade", selon l'usage, il palpitait, dit-il, de plaisir; il rougissait, baissait les yeux, comme devant les filles elles-mêmes. Mais qu'en 1745, à onze ans, il ait rendu mère Nannette la moissonneuse, qu'il ait peu après renouvelé cet

exploit avec la jeune Julie Barbier, il est permis d'en douter et de voir dans ces prouesses les deux premières d'une longue série de paternités aussi miraculeuses qu'illusoires.

Des préoccupations moins glorieuses tourmentaient alors Nicolas. Une énurésie lui valait le sobriquet de "fleurisson jaune". Rétif s'est efforcé de déterminer les causes de l'inconfort dont il a souffert et c'est à son témoignage que le Dr Louis Barras a fait appel pour montrer que, dans la pathogénie de l'énurésie, la pollakiurie et le rêve mictionnel ne sont pas les seuls éléments qui peuvent jouer un rôle : il peut y avoir miction involontaire "chez un enfant qui rêve et dont le rêve est de crainte, de honte, de douleur" : "la crainte même de l'incongruité, observe Rétif, la rendait plus cruelle... Cependant, à mesure que je craignais moins, mon inconfort devenait plus rare... Dès que je n'eus plus de lit à gâter et que je ne craignis plus rien, je n'eus plus d'échappée".

Nicolas avait douze ans, au printemps de l'année 1746, lorsqu'après avoir souffert de "fièvre tierce" pendant tout l'hiver, il contracta la variole. Il resta trois jours dans le délire et c'est à grand-peine qu'au bout de dix-sept jours on parvint à lui décoller les paupières avec "du jus de lentilles". Lémery, dans son Dictionnaire universel des drogues, pense que la "décoction de lentilles" est plutôt propre, "prise par la bouche", à "lâcher le ventre"; c'est à une "décoction de son et de mauve" qu'il donne la préférence, dans son Recueil des plus beaux secrets, pour nettoyer les parties du corps atteintes par la petite vérole.

Au décours de la maladie, les traits de Nicolas s'accusèrent; ses cheveux châtons tombèrent pour repousser "noirs et droits". Dès l'été suivant, sa santé "se trouva merveilleusement fortifiée", santé que rien ne semble avoir altérée pendant dix ans, de 1747 à 1757.

IV

Le 11 janvier 1756, six mois après son arrivée à Paris, Rétif vit "pour un écu la première prostituée". Il en fut cette fois quitte pour la peur et nourrit seulement pour sa santé "les inquiétudes les plus cruelles". C'est l'année suivante qu'une passade avec une femme facile, qui n'était certainement pas "première danseuse aux Français", lui valut, non pas, comme on l'a prétendu, "la grosse soeur de la petite vérole" - Rétif ne fut jamais, par une grâce du Ciel, émule du docteur Pangloss - mais une blennorrhagie, ce qu'il appelle une "galanterie". Une semaine environ après l'aventure - il dit ailleurs une quinzaine et précise que ce fut le jour de l'exécution de Damiens -, se manifestèrent les symptômes habituels de l'urétrite : "l'inflammation, dit-il, parut", accompagnée d'un "flux" purulent; "l'eau imprégnée de feu brûlait le canal. De sourdes douleurs m'empêchaient presque de me redresser". C'est à un chirurgien, nommé Lacan, qu'il a recours. Les chirurgiens, à qui les médecins abandonnaient encore volontiers la cure des maladies vénériennes, faisaient figure de spécialistes en la matière, ce dont s'indignait Louis-Alexandre de Cézan, docteur-régent de la Faculté : "Mon intention, écrivait-il, est de désillier les yeux d'un certain public qui s'imagine que le traitement des maladies vénériennes est du ressort de la chirurgie et que les médecins ne s'en mêlent point. La source d'une pareille erreur vient de ce que les médecins, craignant de tout temps de compromettre par une oeuvre mécanique leur dignité et pompe doctorale, en ont confié la partie ministrante aux chirurgiens, c'est-à-dire la friction; aussi ces frotteurs se sont-ils prévalus de ce qui, seulement, devait servir d'ombre au tableau et, sans faire attention au génie qui conduisait leur main, se sont-ils déclarés les guérisseurs par excellence". Trente ans plus tard, Rétif regrettait encore son erreur et constatait que "ce n'est pas

aux chirurgiens qu'il faut s'adresser" en cette affaire : "il n'y sont que des charlatans fort gauches".

Comme le recommandent alors tous les cypridologistes, Lacan prélude à la cure par une copieuse saignée, dont une perte de connaissance prolongée est la rançon. Puis commence l'inutile et long traitement mercuriel par frictions et par bols - "mélange, précise Lémery, de drogues médicinales réduites en petits morceaux longuets qu'on enveloppe de pain à chanter et qu'on fait avaler sans mâcher". La "maladie vénérienne" était encore "le syndrome où l'on rangeait pêle-mêle gonorrhée, syphilis, rétrécissements" (Dr P. Delaunay). Si De Cézan, tout en gardant la conviction que la gonorrhée est un accident primitif de la syphilis, constate en 1764 que "le mercure sous forme d'onguent ne guérit pas la gonorrhée", que la "vraie curation" de cette maladie "n'est pas encore trouvée", qu'il "aimerait mieux avoir à traiter une vérole confirmée que certaines gonorrhées"; si Bourru, quelques années plus tard, établit une distinction entre la "vérole universelle" et la "vérole locale"; si pour De Horne, "le sublimé n'est pas le spécifique des gonorrhées", la plupart des médecins et chirurgiens en étaient restés aux théories d'Ambroise Paré et de Fernel et confondaient, avec Astruc, syphilis et blennorragie, administrant généreusement dans les deux cas le mercure sous toutes ses formes. C'est vers la fin du siècle seulement que Benjamin Bell, marchant sur les traces de William Ellis et de J.C. Tode (5), ébranla les fondements de

(5) William Ellis, An Essay on the cure of venereal Gonorrhoea in a new method, 1771; Johann Clemens Tode, Nothige Erinnerungen für Aerzte und Kranke die den Tripper heilen wollen, 1777. Ces deux ouvrages avaient été précédés de la Dissertatio de Gonorrhoea virulenta de Balfour (1767). L'ouvrage de Benjamin Bell, A Treatise on Gonorrhoea virulenta and lues venerea est de 1797.

la conception unitaire par des observations cliniques et des expériences d'inoculations effectuées par des étudiants en médecine sur eux-mêmes. Malgré l'absence d'un traitement approprié, l'écoulement cesse enfin. Lacan, ou plutôt Mme Lacan - la scène de la consultation dans Monsieur Nicolas ne manque pas de saveur - prescrit à Rétif, pour mettre un terme à l'inflammation, des injections d'extrait de saturne (solution d'acétate de plomb), injections faites sans doute entre le prépuce et le gland, selon la méthode que préconisera De Cézan dans son Manuel anti-syphilitique : "Voici une manière dont les malades pourront s'injecter sans aucune douleur. Ils introduiront le siphon de la seringue entre le prépuce et le gland, réunissant les bords du prépuce autour de ce tuyau. Ils l'y assujettiront avec les doigts de la main gauche : cela fait, ils pousseront l'injection et retireront la seringue en comprimant fortement les bords du prépuce les uns contre les autres".

Le traitement mercuriel a épuisé le malade; il souffre "d'étouffements chroniques"; il est "d'une faiblesse à tomber d'un souffle". L'obligeance d'un garçon apothicaire vaut à Rétif d'être soulagé - la foi aidant - par les "gouttes d'Angleterre", vieille panacée propre à la fois, selon Lémery "pour l'épilepsie, pour la paralysie, pour le délire, pour l'apoplexie, pour les vapeurs, pour le scorbut" et dans lesquelles entraient de l'opium et de l'"extrait de tête humaine".

En 1759 - il a vingt-cinq ans - Rétif semble bien guéri de son urétrite. Un "remède de cheval" qu'on lui administre à Sacy pour enrayer "une fièvre d'une extrême violence" n'entraîne aucune réaction locale : il s'agissait d'une décoction de sauge dans une pinte de vin blanc "qu'on laissa réduire à chopine par l'ébullition", vieux remède proposé déjà dans Le Théâtre d'agriculture (6) d'Olivier de Serres - où la sauge est remplacée par

(6) Le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs a été pendant tout le XVII^e siècle le bréviaire de la noblesse campagnarde.

le plantain, le pourpier ou l'écorce de noyer - et qui figure sous le nom d'"eau de santé" dans le Recueil des plus beaux secrets de Lémery.

V

Pendant les dix années qui suivirent son mariage (1760-1770), Rétif n'eut à souffrir - en 1764 - que d'un "érysipèle", consécutif à l'application sur une blessure à la jambe de "baume d'Arceus", préparation huileuse dont la formule, selon Lémery, comprenait du suif de bouc, de l'axonge de porc, de la térébenthine de Venise et de la gomme élémi : sa peau dit-il, ne supportait pas les graisses.

En 1770 - Rétif avait alors trente-six ans -, nouvelle blennorragie, qu'il prétend tenir - on le croira sur parole - d'Agnès Lebègue sa femme. En avril, il souffre d'un "écoulement qui peu à peu épuise ses forces". Il use de remèdes qui se révèlent inefficaces : l'automédication sévissait alors comme aujourd'hui et, à la faveur des prospectus et des affiches, les victimes de l'amour n'avaient qu'à choisir entre les dragées de Keyser, le sirop mercuriel de Bellot, le dépuratif de Duvicq, sans parler des caleçons antivénériens de Saint-Ildephont. Le mal empirant, il a recours à un guérisseur qui lui applique un onguent sur le gland; bientôt se manifeste un "érysipèle", peut-être une balano-posthite gangréneuse. On appelle le chirurgien "Chaupisse" - oublions le calembour et lisons Chaupin - qui ne lui cache pas "que tout pourrait finir pour lui dans les quarante-huit heures". Si, dès le 2 mai, l'inflammation semble en régression, Rétif doit rester vingt jours encore alité; "j'étais," dit-il, tourmenté par d'"horribles coliques glaireuses qui me rendaient douloureuse toute la partie du bas ventre et des aïnes". La "diarrhée impérieuse, fréquente, liquide et contenant

des glaires, des fausses membranes" (Dr Clément Simon) (7), figure dans le tableau clinique des troubles consécutifs à un traitement mercuriel; quant aux douleurs inguinales, elles sont à mettre en rapport avec une éventuelle adénopathie satellite. La blennorrhagie de Rétif finit par revêtir un aspect chronique puisqu'il en souffrait encore, l'année suivante, "sans contact nouveau".

En 1775, à quarante et un ans, il éprouve les premiers symptômes d'une rétention d'urine, suite, dit-il, de sa "cruelle maladie de 1770". Il a recours cette fois à l'"eau fondante" de son ami le docteur Guilbert de Préval, qui a été analysée par De Horne : "solution de sublimé corrosif précipitée par de l'eau de chaux", ~~à~~ à laquelle Rétif n'a cessé d'attribuer des vertus quasi miraculeuses. Pendant un mois, il baigne dans cette eau, "presque continuellement, la partie malade" : la foi aidant encore, il se trouve tout à coup soulagé. La rétention s'aggrave l'année suivante : l'urine tombe "goutte à goutte"; il éprouve même un jour "une suppression absolue" et c'est en vain que le "charlatan" Nicole Morsan essaie de le sonder.

En 1779, à quarante-cinq ans, il s'aperçoit un matin d'une "déperdition" : spermatorrhée, pense-t-il; disons plutôt goutte militaire. Cet écoulement l'affaiblit "plus que vingt ans de travail" et sa "passion pour les femmes, sans être anéantie, fut diminuée de moitié". L'année suivante, toujours gravement incommodé par son rétrécissement, il consulte le célèbre docteur Tissot, de passage à Paris, et c'est sur ses conseils qu'il a recours aux "bougies" préconisées par Daran et Georges Arnaud : longues mèches de toile fine roulée, imbibée d'abord d'une préparation dans laquelle entraient de la cire jaune, de la poix

(7) Syphilis, tome I, p. 85 (Traité de pathologie médicale publié sous la direction de Emile Sergent).

de Bourgogne, du blanc de baleine, le tout dissous dans une "liqueur" faite d'une réduction d'huile d'olive et de vin rouge et dans laquelle avait bouilli un pigeonneau jeté "vivant et plumé". Ces bougies, selon le chirurgien Pierre Fabre, passaient pour solliciter "une plus grande excrétion de toutes les humeurs qui se déchargent dans l'urètre", permettant ainsi d'évacuer un virus "qui aurait passé tôt ou tard dans la masse du sang". Rétif constata sans doute à ses dépens que les inventeurs des bougies anti-vénériennes cherchaient à faire passer, comme on disait volontiers, "des vessies pour des lanternes" et il est resté muet sur les effets de ce traitement nouveau.

VI

En 1785 - il a cinquante et un ans - commence ce que Rétif appelle sa "grande maladie". Le 30 janvier, les troubles urinaires tout à coup s'aggravent : "pruritus; ischurie; strangurie horrible; mal aux reins et à la vessie; annihilatus sum", tels sont les symptômes qu'il note dans Mes Inscriptions, avec son goût d'autodidacte pour les mots savants et le latin molièresque. Il se purge, a recours une fois de plus à l'"eau fondante". Le 7 mars enfin il commence à sortir : mais on connaissait dans le quartier la nature de son mal et "les servantes des voisines en faisaient des risées". En juin, il est de nouveau alité, cette fois à cause de l'"effort" qu'il avait contracté en voulant porter dans ses bras quatre rames de papier.

L'année 1786 n'apporte aucun soulagement à ses maux. Il est, dit-il, "couvert d'infirmités". Sa hernie, qu'il faut réduire - on craint une "double descente" - l'oblige à porter un bandage; "incommodé du cordon séminal", il porte aussi un suspensoir. Il souffre de l'estomac, des dents, d'un "flux hémorroïdal" qui gâte son matelas, rançon probable du traitement mercuriel, en particulier des bols dont il use largement. Et toujours, comme il dit en son latin, "difficilis urinatio".

VII

De 1786 à 1795, Rétif semble avoir bénéficié d'un certain répit. Mais "dix ans deux mois" après sa "funeste attaque" de 1785 - il a maintenant soixante et un ans - nouvelle alerte. Cette fois, la rétention d'urine est complète; la "vessie remplie remonte jusqu'à l'estomac". Un chirurgien ignorant essaie de le sonder, sans résultat; après une fausse route, le malheureux rend "une pinte de sang par la sonde". C'est alors qu'on prend le parti d'appeler le grand chirurgien Chopart qui arrive à glisser la sonde "en dépit des glandes gonflées de sang hémorroïdal" et au prix de "douleurs inexprimables". L'urine enfin jaillit. "La sonde d'argent resta quatre jours, au bout desquels elle s'emboua"; il fallut la remplacer par une de ces sondes flexibles alors dans leur nouveauté et dont les meilleures, paraît-il, vendues par l'orfèvre Bernard, étaient faites d'un tissu de soie très serré cousu sur un mandrin, puis couvert d'un enduit de gomme élastique. Rétif garda quatre jours cette sonde de gomme, puis, se jugeant perdu, fit son testament. Arriva, deus ex machina envoyé sans doute par Fanny de Beauharnais, le professeur Lassus qui fit conduire Rétif aux Ecoles de Santé, c'est-à-dire aux nouveaux bâtiments des Ecoles de Saint Côme construits sur l'emplacement du collège de Bourgogne (partie ancienne de l'actuelle Faculté de Médecine), où l'Académie de chirurgie, le 27 avril 1775, avait tenu séance publique avec toute la pompe d'une inauguration; un petit hospice de douze lits y avait été fondé, destiné à hospitaliser "des malades atteints d'affections chirurgicales rares ou extraordinaires" (Dr P. Delaunay).

Le professeur Pelletan désespère de la vie du malade; il lui prescrit cependant des bains, traitement depuis longtemps appliqué aux vénériens : "Les parties de l'eau, écrivait en 1767 le chirurgien Royer, en s'insinuant jusque dans l'intérieur,

pénètrent dans les viscères sous la forme d'une rosée capable de ramollir les fibres trop tendues, de résoudre en délayant... Ces principes généraux, connus de tous les praticiens, les ont engagés à prescrire les bains aux malades atteints d'un mal vénérien, non seulement pour diminuer ou adoucir quelques-uns des symptômes de cette maladie, mais encore pour préparer le sang et les vaisseaux à recevoir les remèdes destinés à la combattre". Rétif prit vingt-cinq bains et, dit-il, s'en trouva mieux; le régime des Ecoles de Santé lui fut sans doute aussi salubre: l'air y était "pur", la cuisine "bonne"; les malades avaient "un bon lit suffisamment isolé". C'est là qu'il passa tout le mois de floréal, avant de regagner son logis de la rue de la Bûcherie.

Nous sommes assez mal renseignés sur les dernières années de Rétif. "Depuis ma maladie de 1795, écrit-il en 1797, j'attends la mort en travaillant... J'échange mes maladies et ne les guéris pas; c'est-à-dire qu'en buvant beaucoup, je détruis mon estomac pour soulager une autre partie... Pauvres mortels qui prétendons à une âme individuelle après la mort, nous sommes tellement corporels durant cette vie-ci que le corps fait tout". Cette lettre encore du 28 mars 1798 : "J'attendais quelque amélioration de mon sort; mais tout au contraire! Il est tellement empiré que voilà trois nuits que je ne dors pas... Je ne sais où fuir pour trouver le repos... Je ne crois pas avoir une année à vivre de toutes manières". C'est à partir de 1802 que Rétif, à l'instigation sans doute de Fanny de Beauharnais, reçut les soins du jeune docteur Nauche, spécialiste des maladies de l'appareil génito-urinaire; ami des gens de lettres, "médecin de l'humanité bien plus que des hommes", il quittait chaque jour, dit Cubières, "les occupations les plus sérieuses et les plus lucratives pour venir soigner un vieillard malheureux et presque abandonné". Intervention se bornant sans

doute à un cathétérisme que l'état de son malade rendait de plus en plus nécessaire.

Sur les circonstances dans lesquelles mourut Rétif, âgé de soixante-douze ans, on ne peut s'en tenir qu'à des conjectures. Franchit-il le pas "faute de pisser" comme dit Montaigne? Fut-il victime d'une poussée infectieuse qui, du canal et de la vessie, gagna les uretères et les reins? Aujourd'hui encore, le cathétérisme urétral - surtout s'il s'agit de sondes à demeure - n'est pas sans **présenter** des dangers; on conçoit que ces dangers étaient plus redoutables encore en un temps où l'on passait les sondes, enduites d'huile, de beurre ou de blanc d'oeuf, sans stérilisation préalable.

VIII

Les misères dont Rétif eut à souffrir dès l'âge de trente-six ans semblent difficilement compatibles avec la carrière du mâle triomphant et du géniteur infaillible dont les exploits forment la trame de Monsieur Nicolas. Comme le dit Claude Bourru dans L'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, la blennorragie chronique entraîne "une froideur" pour les exercices amoureux. Triste Don Juan, réduit à attendre un secours des bols du docteur De Préval et à baigner pendant des semaines la "partie malade" dans l'eau fondante! Sans doute la mythomanie érotique eût-elle tenu moins de place dans l'oeuvre de Rétif s'il n'avait été frustré avant l'heure des plaisirs auxquels le portait dans sa jeunesse un tempérament généreux. Mythomanie qui ne cessa de s'aggraver avec les années: qu'on songe au vieux faune impuissant de la rue de la Bûcherie s'abandonnant, entre deux visites du chirurgien venu pour le sonder, à la débauche cérébrale qui déroule ses phantasmes dans l'Anti-Justine, effroyable enchaînement de lubricités où Rétif rassemble tous les membres de sa famille, les morts et les

vivants. "Mon coeur est mort avec les sens, écrit-il dans Monsieur Nicolas, et si quelquefois il me prend un mouvement de tendresse, c'est une ~~erreur~~, comme celle des songes ou des eunuques; elle me laisse ~~en~~ suite dans une tristesse profonde... J'ai toujours aimé avec délicatesse et souvent platoniquement... Mais enfin je m'aperçois que la source de la tendresse du coeur est dans les organes de l'amour même. Etudiant toujours sur moi-même le coeur humain que je cherche à dévoiler, j'ai tâché de découvrir la cause des goûts atroces des vieillards et je l'ai trouvée dans leur impuissance". Rétif pouvait-il mieux s'analyser?

Timidité, orgueil, mythomanie, goût de l'inceste, salacité sénile, telles sont, on l'a vu, les anomalies mentales de Rétif. Faut-il ajouter à cette liste, avec le Dr Avalon et le Dr Charpentier, le fétichisme de la chaussure? "Le fétichisme, dit le Dr Laurent, est une paresthésie de l'instinct sexuel ayant pour effet de placer la production de l'orgasme génital sous la dépendance nécessaire et exclusive d'un excitant déterminé : le fétiche". Or "Restif de la Bretonne considéra toujours l'amour normal comme le but principal et il est certain que la grâce d'un pied bien chaussé ne fut pour lui qu'un piment de plus" (Dr Barras); "bien que la préoccupation des pieds et des chaussures eût persisté à travers toute sa vie, elle ne devint jamais une perversion complète et elle ne remplaça jamais la fin normale du désir" (Havelock Ellis).

RETIF ET LES MEDECINS

I

C'est, nous le savons, dans sa propre famille que Rétif connut le premier praticien : son frère utérin Edme Boujat. Barbe Ferlet avait eu ce fils à vingt ans d'un riche Auxerrois sur le retour, chez qui elle était en condition. L'épouse légitime demeurée sans enfants prit le petit bâtard en amitié et lui légua ses biens en mourant; le veuf épousa sa servante, mourut bientôt à son tour et c'est grâce à la fortune dont il avait hérité que Boujat put faire un jour des études de chirurgie (8). Edme Rétif avait pour ce beau-fils une affection toute paternelle; Boujat, au temps où il était étudiant, venait souvent à la Bretonne : les histoires de maladies singulières qu'il racontait aux veillées impressionnaient beaucoup Nicolas et de là vint peut-être l'intérêt qu'il porta toute sa vie aux choses de la médecine. Boujat mourut en 1750, d'une chute de cheval : "Je perdis, dit Rétif, un ami ardent. Oh! s'il eût vécu, j'aurais embrassé une autre carrière" - entendons la carrière médicale.

C'est à ses infortunes sexuelles surtout que Rétif dut ses rapports avec des praticiens, chirurgiens maladroits ou charlatans pendant la plus grande partie de sa vie, princes de la médecine dans sa vieillesse.

Lacan, le premier auquel il eut affaire - en 1757, lors de sa première blennorrhagie - était un "chirurgien privilégié", c'est-à-dire l'un de ceux qui avaient acquis le droit d'exercer "sans avoir fait d'apprentissage et sans avoir été ...

(8) Les faits se trouvent rapportés, mais "romanisés", comme dit Rétif, dans La Vie de mon père.

reçus maîtres". Dans l'Etat de médecine, chirurgie et pharmacie en Europe pour l'année 1776, il est indiqué que Lacan habite rue Phéliepeaux, tout près des boulevards et des jardins du faubourg. Avait-il installé chez lui une maison de santé pour vénériens? C'est assez probable, à en juger par le rôle d'infirmière que semblait tenir sa femme; d'ailleurs, la 238^e nouvelle des Contemporaines (La jolie chirurgienne) contient l'histoire d'un certain Delacan - le nom est à peine déguisé, mais Rétif, pour donner le change, le fait habiter dans l'île de la Cité - qui traite "pour certaines maladies honteuses" et dont toute la maison est "garnie de malades pensionnaires qui font une retraite chez lui". Ces sortes de cliniques étaient alors dans leur nouveauté et il était assez coûteux d'y faire un séjour : selon De Cézan, on exigeait d'un malade de 25 à 30 livres pour le temps d'un traitement aux frictions mercurielles "en chartre privée". Une autre maison de santé, très prospère semble-t-il, était celle dont le chirurgien Thomas Royer vantait les avantages dans un prospectus : située à la "Petite Pologne" - dans l'actuel 8^e arrondissement - "décorée de jardins agréables", elle offrait l'avantage d'être "en bon air"; le logement et le jardin des hommes se trouvaient "séparés de ceux des femmes"; des "appartements secrets, avec jardin particulier et domestiques à part" avaient été aménagés pour les clients fortunés; enfin "une chapelle environnée de tribunes séparées" permettait d'entendre discrètement la messe "dimanches et fêtes". Un autre prospectus énumère les avantages d'une maison de santé du même genre située "rue des Brodeurs", du côté de la rue de Sèvres : cette clinique, dit-on, n'a pas de vis-à-vis; "la vue s'étend sur un jardin qui en dépend et sur les jardins du voisinage"; on paie 4 livres par jour - médicaments, honoraires du médecin et du chirurgien compris".

Rétif fait peu de cas du chirurgien Lacan à qui il reproche sa négligence. Pour soigner les maladies vénériennes, dit-il, ce sont souvent "les charlatans comme Nicole, Algérony", qui font figure de vrais médecins". Les charlatans vendeurs de drogues propres à guérir "la" maladie vénérienne étaient alors légion; ils utilisaient toutes les ressources de la publicité - articles élogieux insérés dans les journaux, affiches, prospectus - et se faisaient une guerre sans merci. Les uns vendaient des médicaments à base de mercure, les autres des médicaments seulement végétaux, ou prétendus tels.

Algérony n'était pas l'un des moindres et se présentait, dit Marges, en "champion du règne végétal". Il se disait d'ailleurs simple "botaniste", et se flattait de guérir "les maladies vénériennes les plus invétérées sans mercure ni sublimé et simplement par le suc de ses plantes". Pour la vente de ce remède anti-vénérien, et d'un "baume sudorifique", Algérony avait en 1769 obtenu un privilège, confirmé en 1772 par un brevet royal. Il prétendait avoir voué sa vie à la "guérison du genre humain" et vantait avec éloquence dans L'Année littéraire de 1770 les vertus de son médicament : "Votre raison ne vous dit-elle pas qu'un remède tiré des végétaux est certainement plus analogue à notre constitution que tous ceux qu'on emprunte des minéraux? En effet, quel rapport y a-t-il entre du fer, du plomb, du mercure et le corps humain? D'ailleurs, consultons les animaux qui ont été nos maîtres en tant de choses, et même en fait de médecine : lorsqu'ils sont malades, les voyons-nous avaler de la limaille de fer et de l'antimoine? Non : leur instinct plus sûr que notre science les renferme dans le règne végétal et leur indique parmi les plantes celles qui doivent leur rendre la santé". En 1769 Algérony habitait "rue Pavée-Saint-Sauveur, quartier de la Comédie Italienne" - entre la rue Montorgueil et la rue Saint-Denis; nous le retrouvons en 1772 "en sa maison rue

de Richelieu, au coin de celle des Ménards"; en 1776, c'est rue du Four-Saint-Honoré (actuelle rue Vauvilliers) qu'il débite son remède, offrant gracieusement à ses clients "un petit livre avec ce titre : Des bons effets du remède végétal". S'était-il retiré sur la rive gauche après fortune faite? L'Almanach des adresses de Paris pour l'année 1792 cite le nom d'un certain Algaroni, habitant boulevard de l'Hôpital.

On mentionnera pour mémoire ce Lancelot, ancien "gouverneur" de l'infirmerie de Bicêtre ("gouverneur", selon Sébastien Mercier, était un titre que s'arrogeaient à Bicêtre de simples infirmiers). C'est lui qui, en 1770, ayant cru bon d'administrer à Rétif un onguent de sa façon conduisit son malade "aux portes du tombeau"; il fallut appeler Chaupin, maître chirurgien établi rue de Seine "vis-à-vis l'hôtel de la Rochefoucault".

En 1776, Rétif n'eut pas à se louer des services du "charlatan Nicole Morsan" - Nicole de Morsan-sur-Seine, selon l'Etat de médecine de cette même année - qui voulut le sonder. Un maître charlatan, celui-là, qui se parait du titre de "chirurgien ordinaire du roi", mais sans préciser qu'il était seulement "chirurgien renoueur". Rétif, au temps où il était prote chez Quillau, corrigea peut-être de ses mains le mirifique prospectus que Nicole fit distribuer aux passants en 1764 et qui donnait des "éclaircissements détaillés sur un spécifique anti-vénérien dans lequel il n'entre point de mercure". Ce "dépuratif", prétend-il, "guérit radicalement les maux les plus invétérés, les plus enracinés et les plus compliqués, même ceux qui ont résisté aux remèdes dont les réussites sont les plus accréditées. Il dissipe en peu de temps les ulcères de la gorge, du palais; les poulains ulcérés ou non ulcérés, même ceux qui sont carcinomateux et adhérents, jusqu'à ce jour réputés incurables : ragades, chancres, condylomes, pustules, dartres, anciens ulcères des jambes avec carie des os, phimosis, paraphimosis,

gonorrhées, quelque anciennes qu'elles soient, fond également les nodus, tubercules et hyperostoses. Ces effets s'opèrent dans l'espace de vingt-deux à trente jours ou environ... La préparation se borne à une saignée et à une purgation". Suit un "abrégé d'observations" où défilent des malades qu'il a miraculeusement guéris dans le temps indiqué, tous gens de haute condition : le Marquis de ^{xx}; M. de ^{xxx}, Lieutenant général des armées du roi; le Baron de ^{xxx}; un seigneur de la cour; un chevalier de Malte, sans parler d'un notaire parisien, d'un magistrat et d'un "homme de distinction qui avait à la cour une charge considérable". D'ailleurs, après s'être fait gloire d'habiter "rue du Battoir, dans la maison qu'occupait anciennement feu M. le Maréchal de Saxe", Nicole finit par établir son commerce d'extrait de tisane et de biscuits antivénériens à "l'ancien hôtel des Princes de Conti, rue des Poulies, près le Louvre". On pouvait le consulter à Paris "quatre jours de la semaine"; les autres jours, on le trouvait à "Saint-Germain-en-Laye, à l'hôtel du Prince de Galles, place du château". Nicole affirmait que ses préparations ne contenaient "aucune partie de mercure" et poussait même l'assurance "jusqu'à proposer un pari de cent louis contre celui qui pourrait le convaincre du mensonge". Marges, en 1771, releva le défi et ayant analysé le remède de Nicole "sous la forme de tisane, de liqueur, de biscuits et de pommade" trouve "du mercure dans ces quatre espèces de compositions"; la Faculté enfin jugea bon de mettre un terme à la prodigalité indécente avec laquelle Nicole faisait distribuer ses prospectus.

II

Fut-il un précurseur ou un charlatan, ce Guilbert de Préval, docteur-régent et "professeur de matière médicale" - avant d'être déchu de ses titres - qui a tenu une si grande

place dans la vie et dans l'oeuvre de Rétif? Un commerçant avisé, certainement. Installé rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur (aujourd'hui rue Dussoubs), puis rue du Hasard-Richelieu, puis rue des Fossés-Montmartre (partie ouest de l'actuelle rue d'Aboukir), il faisait figure, une coûteuse publicité aidant, de médecin à la mode. Sa clientèle se recrutait dans les boudoirs élégants comme dans les sérails de la capitale : c'est à lui que la Gourdan avait confié la santé de ses pensionnaires. De Préval avait lancé une "eau fondante antivénérienne" - il en est question dans la Juliette de Sade, dans Le Diable au corps d'Andréa de Nerciat et dans Les Amours du chevalier de Faublas - à laquelle il attribuait des propriétés à la fois curatives et prophylactiques. En dépit de sa formule des plus simples, l'eau fondante se vendait un louis le flacon : c'est dire qu'elle assurait à Guilbert de Préval des bénéfices substantiels. Le docteur régent poussa l'audace jusqu'à expérimenter sur lui-même son "eau préservatrice" : en 1771, ayant pour partenaire "une fille publique le plus hideusement affectée du mal immonde", il mit à deux reprises, devant témoins, son médicament à l'épreuve et il sortit sain et sauf de ces "combats valeureux".

Le Dr André Villette a longuement retracé les épisodes de l'interminable procès - il dura près de six ans - qui opposa Guilbert de Préval à la Faculté. Il lui était reproché non seulement d'avoir recours, comme Nicole, à la publicité par distribution de prospectus, mais aussi de contrevenir aux statuts de la Faculté interdisant de vendre, de faire vendre ou de recommander aucun remède qui n'ait été approuvé. Rayé une première fois, en août 1772, du catalogue des docteurs-régents, Guilbert de Préval fut en septembre 1776 rétabli dans ses droits par une sentence du Parlement; enfin, après un nouvel affrontement pour lequel il avait mobilisé dix-sept avocats, la condamnation du charlatan fut prononcée par le Parlement : Guilbert, débouté

de toutes ses demandes, devait solder les dépens; il était privé du droit de vendre son remède et forcé de faire imprimer l'arrêt à cent exemplaires, dont vingt à afficher. Il n'en resta pas moins un médecin recherché et sans doute continue-t-il à faire commerce - discrètement - de son eau fondante. Nous savons par Rétif qu'après sa mort (1788) sa veuve en débitait encore.

C'est à ces quelques lignes du Ménage parisien que Rétif dut, en 1774, sa liaison avec le docteur de Préval : "Ce dangereux esprit a trouvé, dit-on, une eau qui préserve les sots et les gens d'esprit d'un mal cruel. La Faculté, considérant de combien de profits cet enfant dénaturé cherchait à priver sa mère, a résolu de l'exhérer, en le chargeant de sa maternelle malédiction". Selon Rétif, Guilbert de Préval fut le plus ancien de ses amis, le premier homme qui l'ait "recherché". Ces avances étaient-elles absolument désintéressées? Le docteur-régent ne pouvait faire fi d'un agent publicitaire bénévole. Ses espérances ne furent pas trompées : bientôt Rétif publiait à la suite des Nouveaux mémoires d'un homme de qualité une pièce détachée, La Panacée ou le préservatif, diatribe contre la médecine officielle et plaidoyer en faveur de Guilbert de Préval. La Faculté se demandant "à quel point serait licite une invention dont l'unique objet serait d'ajouter à l'attrait naturel du vice celui de l'impunité", Rétif répond avec sa simplicité paysanne : "Parce que le pain nourrit les honnêtes gens et les scélérats, en défendra-t-on l'usage?" Et, poursuivant sa démonstration, il imagine une thèse soutenue aux enfers par "Pointilleux-Ergoté de Satyrancour, bachelier de la Faculté mortiferrime médico-plutonienne", thèse rédigée en latin, selon l'usage, avec la traduction française en regard. "Le médecin doit-il suivre ou précéder les maladies?", tel en est le sujet. Et voici les arguments que Rétif prête à Pointilleux-Ergoté : il faut que le médecin laisse aller son malade aux "portes du tombeau" pour s'offrir "la gloire de l'en ramener comme par la

main"; la maladie offrant un contraste nécessaire pour faire apprécier la santé, il apparaît absurde de la prévenir; si un antidote pouvait "anéantir venerea lues, mère nourrice" des médecins, il tarirait du même coup la source des finances de la "plutonique Faculté"; donc le médecin doit suivre et non précéder les maladies. Pour pousser jusqu'au bout la plaisanterie, Rétif donne la liste des docteurs disputants : l'un se nomme Magister Gallus Variolinus Inoculatifuge, un autre Magister Benignus Vitalis Tête-en-bas, un autre Magister Urinalis Flaire-au-pot... La diatribe ne pesa pas d'un grand poids dans les décisions du Parlement; quatre ans après la condamnation de Guilbert de Préval, Rétif en fit pourtant un nouvel usage, sous le titre L'Iatromachie, dans La Découverte australe (1781), émoussant cette fois quelques traits de son pamphlet et brûlant au passage un grain d'encens en l'honneur des "citoyens respectés dont les travaux sacrés ont pour but la conservation des autres hommes".

On ne s'étonnera pas que Rétif ait fait de Guilbert de Préval son "esculape". "Il m'a, dit-il, constamment fourni tous les soulagements possibles, par ses conseils et ses remèdes convenables", convenables ou prétendus tels, les prises répétées de sublimé ne pouvant qu'ajouter des misères d'un autre ordre à celles dont souffrait Rétif. L'éloge du docteur de Préval revient souvent dans Monsieur Nicolas et dans Les Nuits de Paris. Rétif nous assure qu'il avait l'esprit juste, le coeur bon - ne soignait-il pas gratis les pauvres et les militaires? - qu'il était "profondément savant", qu'il professait de "saines idées en physique". Rétif et Guilbert de Préval nouèrent bientôt les relations les plus amicales : on voit dans Les Nuits de Paris le romancier assistant dans le "bureau" du docteur au défilé des malades qui viennent faire provision d'"eau fondante", ou même se cachant dans une alcôve - au mépris du secret médical - pour

être témoin d'une consultation. C'est à sa table que de Préval lui fit connaître "l'auteuraille, la médicaille, l'intrigaille et l'actriçaille" de l'époque. Rétif a fait une complaisante relation du dîner du 30 janvier 1785, où la "compagnie" était nombreuse et choisie : le duc de Gesvres y coudoyait "une belle baronne allemande du corps diplomatique"; la littérature était représentée par le "Molière d'Italie", Goldoni, et le poète Robbé de Beausevet, le monde du théâtre par une actrice des Italiens et par un acteur de la Comédie-Française; on y voyait aussi de la "médicaille" : "Mme Jaumes épouse du docteur", le chirurgien Duhamel, le médecin Robert - sans doute ce Marin-Jacques-Clair Robert mentionné dans l'Etat de médecine pour 1776, "conseiller intime, premier médecin de Son Altesse le Duc des Deux-Ponts", auteur de Recherches sur la nature et l'inoculation de la petite vérole (1763), d'un Factum contre la Faculté (1764) d'un Traité des principaux objets de médecine avec un traité sommaire des thèses soutenues depuis 1752 (1764), et d'une Lettre à M. Guilbert de Préval (1772). Le 12 juin 1786, Rétif dîne chez le docteur de Préval en compagnie de Sébastien Mercier et de Melle de Rivarol "fille du comte Antoine de Rivarol". Le repas terminé, on va se promener aux Tuileries; j'y "rafraîchis" note Rétif dans Mes Inscricions : "payé 30 sols".

Rétif fut très affecté par la mort de son ami dont le nom, dit-il, avait été "inscrit tant de fois sur la liste immortelle des bienfaiteurs de l'humanité". Il proposa pour sa tombe cette épitaphe : "Ci-gît le docteur Guilbert de Préval, qui a guéri soixante-mille personnes de 1772 à 1788. Né en 1716, il cessa de vivre le 1er octobre 1788".

III

Il est question dans Les Nuits de Paris d'un certain Bâlin "homme fort, terrible, laconique, inexorable". Nous savons

par Mes Inscriptions que ce Bâlin - auteur d'un traité sur l'Art de guérir les hernies ou descentes (1768) - exerçait l'état de bandagiste : c'est à lui que Rétif eut recours, en décembre 1786, pour la réduction de sa hernie. Bâlin comptait au quartier latin plusieurs concurrents : Dobremès, D'Hiribarrens, et surtout De la Genévrière, rue Neuve-Notre-Dame, auteur d'une Méthode de guérir les hernies (1766) et d'une Description d'un nouveau bandage propre aux descentes (1768).

Rétif eut enfin la chance, en avril 1795, d'avoir à son chevet des praticiens illustres : "Chopart, dit-il, me sauva la vie; Lassus me la conserva, secondé de l'habile Pelletan. A la campagne, ou sous le régime ignorant des Jacobins, j'étais mort". Pierre Lassus, naguère chirurgien ordinaire de deux filles de Louis XV, Mesdames Victoire et Sophie de France, professeur d'histoire de la médecine avant d'échanger bientôt sa chaire contre celle de pathologie externe, venait de publier son Traité élémentaire de la médecine opératoire. François Chopart et Jean Pelletan donnaient alors leurs derniers soins au dauphin enfermé dans la tour du Temple. Rétif fut certainement sensible à la simplicité de Chopart qui - successivement chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, professeur de pathologie externe, chirurgien en chef du petit hospice des Ecoles de Santé, auteur en 1791 d'un Traité des maladies des voies urinaires - ne rougissait pas d'être fils d'un marchand mercier parisien. La bonté de Pelletan, le célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu, était également bien connue et Rétif admirait "l'affection" avec laquelle il soignait ses opérés. Un grand coeur aussi, ce docteur Jacques-Louis Nauche dont le zèle charitable, on le sait, adoucit les dernières années de l'écrivain. Il est permis de regretter avec le Dr Maurice Genty que "dans son livre sur Les Maladies de la vessie... chez les personnes avancées en âge, paru en 1810 et où il donne le nom de plusieurs de ses clients,

Nauche n'ait pas cru devoir y faire figurer l'observation de Rétif". Dévoué propagateur de la vaccine, médecin de l'Institution des jeunes aveugles, Nauche était membre de plusieurs sociétés de bienfaisance. "Vous ne m'échapperez pas, docteur Nauche", écrit Cubières dans sa vie de Restif... "Soyez béni à jamais... C'est vous qui avez prolongé l'existence d'un homme qui n'aurait jamais dû mourir".

IV

D'autres médecins du temps apparaissent dans l'oeuvre de Rétif : Vicq d'Azyr, qu'il rencontra souvent chez Fanny de Beauharnais et dont il apprécia sans doute le Nouveau plan de constitution pour la médecine en France (1790); Monnet, médecin comme Vicq d'Azyr, du comte d'Artois, mais en province, dans "l'apanage du Poitou" : il habitait Chef-Boutone (Deux-Sèvres) et les ouvrages de Rétif étaient dans sa "retraite" sa "principale consolation". "Continuez, grand homme, d'éclairer vos compatriotes en leur faisant aimer la vertu" écrivait-il le 13 janvier 1781 à son auteur favori; "l'intérêt que je prendrai toujours à votre santé (dont je vous prie de me donner des nouvelles) m'engage à vous faire passer une petite boîte d'angélique confite de Niort, que je crois un très bon stomachique, lorsqu'on en use avec modération à la fin du repas". Citons encore le célèbre médecin suisse Tissot, de passage à Paris en 1780, que Rétif consulta sur les instances de son admirateur Monnet; Michel-Auguste Thouret, à qui Rétif reprochait d'avoir combattu Mesmer dans ses Recherches et doutes sur le magnétisme animal (1784); Jean Goulin, qui fut en 1780 l'un des conseillers des Laugé, chapeliers de la rue Saint-Honoré, lors du procès qu'ils intentèrent à l'auteur des Contemporaines en l'accusant d'avoir "mis sur leur compte et donné pour vraie" l'anecdote formant le sujet de la 18e nouvelle: curieuse figure que ce Goulin qui lutta tout le long de sa vie contre la pauvreté, fut répétiteur de

collège, journaliste, employé de libraire et n'en trouva pas moins le temps d'apprendre l'arabe et de faire des études de médecine; il a publié Le Médecin des hommes depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse, et bien entendu, le Médecin des dames - sans parler de son Dictionnaire raisonné de la matière médicale -, avant d'être appelé par un tardif destin à enseigner, comme professeur adjoint, l'histoire de la médecine (1795); il était, selon la Biographie générale "aigre dans la dispute, prompt à l'attaque, dur à la réplique, ardent à contredire, tranchant dans la discussion". Une sage-femme enfin, "jolie, pleine de grâces", Mme Saniez, à qui Rétif se donne les gants d'avoir "fait trois enfants" : si la paternité est certainement imaginaire, le nom ne l'est pas; dans l'Etat de la médecine pour l'année 1777 figure, parmi les sages-femmes reçues au collège de chirurgie, une dame "Saniez Marchand", établie au Marais, "cul-de-sac du Coq".

Rétif, qui attribue généreusement à sa famille ce qu'il appelle "des alliances très relevées", a voulu excuser son mariage avec Agnès Lebègue en prétendant que celles de sa belle-famille furent de quelque poids dans sa décision. Le docteur Pierre Poissonnier de Dijon, qui fut professeur de chimie au Collège de France et fit une brillante carrière dans l'armée, aurait compté parmi les amis d'enfance de l'apothicaire René Lebègue. Bien mieux, les Lebègue d'Auxerre auraient été apparentés à "M. Lebègue de Presle, illustre médecin" : on peut s'étonner, s'il en avait été ainsi, que Rétif ne se soit pas adressé à lui pour obtenir un soulagement à ses misères; sans être de ceux que les Mémoires secrets de la République des lettres (21 juillet 1772) appellent "les médecins consultants de la Faculté d'Amathonte, Paphos et autres lieux", Lebègue de Presle - hygiéniste, botaniste, météorologiste - prenait place aussi parmi les tenants du sublimé et publia en 1763 un Mémoire pour servir à l'usage interne du mercure sublimé corrosif.

Il est un vénérologiste de la Faculté dont on est surpris que Rétif n'ait pas fait mention. En décembre 1782, Nicolas s'était lié d'amitié, pour oublier l'infidèle Sara, avec une romancière en herbe de vingt et un ans, Anne-Hyacinthe de Saint-Léger - il l'appelle Minette ou Félisette - qui lui voue bientôt une admiration enthousiaste. Leurs relations s'aigrirent le jour où Félisette, à propos de La Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans, osa tempérer cette admiration de quelques réserves; une affaire de lettres publiées dans La Prévention nationale faillit prendre pour Rétif une fâcheuse tournure. Le père de Minette, Charles Geille de Saint-Léger, "docteur régent de la Faculté de médecine de Paris et de Valence, médecin ordinaire du roi et médecin de ses armées", établi en 1759 "rue des Petits-Champs, au coin de celle Galion", puis, en 1770 "rue Sainte-Anne, au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin", puis en 1776, rue Saint-Sauveur (on le retrouve en 1792 rue Beauregard) faisait figure de cypridologiste recherché. Sa réputation n'était pas cependant au-dessus de tout reproche : il fut accusé en 1758 d'avoir mis un vieillard en "chartre privée" chez les Petits-pères de la place des Victoires pour s'approprier ses chevaux, son carrosse et ses bijoux, et la Faculté le suspendit un temps de ses privilèges doctoraux. Un rapport de l'inspecteur de police Marais, en date du 28 décembre 1759 (9), nous dépeint le docteur de Saint-Léger comme un homme à bonnes fortunes, partageant alors les faveurs d'une nommée Dumontier et de sa fille, jeune personne de dix-sept ans qui trompait joyeusement son protecteur pour le plus grand plaisir du chanteur Larrivée; voici le portrait de la belle tel que nous le trace le policier Marais : "de petite taille, mais bien faite, le visage rond, les

(9) Camille Pitton, Paris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au roi, 1906, I, pp. 270-275.

yeux grands et noirs, les cheveux châtons et, dans un bon embonpoint, la gorge très jolie et bien placée, remplie de talents, l'esprit orné, sachant très bien la musique, peignant en miniature, dansant avec grâce...". Les amours de "Marie-Claire-Geneviève" et d'un médecin des alcôves, quel beau sujet pour une nouvelle des Contemporaines!

UN MEDECIN AMATEUR

I

Comme beaucoup d'ouvriers typographes, Rétif fut un autodidacte et un liseur acharné! On ne le comptait pas sans doute parmi les habitués des bibliothèques publiques; mais il ne nous cache pas qu'en vrai piéton de Paris, il fréquentait volontiers ce cabinet de lecture en plein vent que les bouquinistes du Pont-Neuf et des quais mettaient à la disposition des passants. En 1761, au temps où il travaillait à l'imprimerie royale du Louvre, il lui arrivait souvent, dit-il, de "lire en cachette même aux heures de travail"; était-il surpris dans sa lecture, on lui faisait rabattre sur ses gages "la demi-journée de vingt-cinq sous". Lorsqu'il exerça ses fonctions de prote chez Quillau, imprimeur de la Faculté de médecine - du 2 juillet 1764 au 27 mai 1767 - son travail consistait, dit-il, à "lire toutes les premières épreuves; à voir et corriger les tierces, c'est-à-dire la dernière révision après laquelle l'ouvrage va sous la presse et passe ensuite dans le public sans être revu par l'auteur : tâche la plus importante, et la plus fatigante de toutes les fonctions protales". On est souvent obligé, dit-il encore, "dans les imprimeries, de travailler le dimanche; je mettais alors la main à l'oeuvre, surtout quand c'était du latin, comme les thèses de médecine". Pendant trois ans, Rétif a donc lu, par nécessité, la plupart des ouvrages de médecine qui virent le jour. Bien mieux, il avait droit, en plus de ses dix-huit francs de salaire par semaine, à un exemplaire gratuit de tous les ouvrages imprimés. Il lisait assidûment les gazettes médicales : "Le Journal de médecine", dit-il, est un ouvrage sacré", auquel il reproche seulement d'avoir "osé insulter un médecin respectables et cher à l'humanité" - le docteur de Préal; dans Les Nuits de Paris, il consacre une dizaine de pages à la

Gazette de santé, "feuille" qu'il "estime infiniment" et qui, à ses yeux, "est de l'utilité la plus précieuse et la plus journalière". Il cite quelques extraits de la Gazette : un article énumérant les différents moyens de guérir la phtisie, parmi lesquels l'usage de l'escarpolette; des "particularités de la vie de Pierre-le-Grand relatives à l'art de guérir"; une note sur la maladie de M. de Buffon"; des "faits qui prouvent que dans tous les climats l'homme peut se nourrir de végétaux" - article sur lequel Rétif fait des réserves : "Dans les climats chauds, dit-il, le régime végétal est bon. En France, en Angleterre surtout, il faut de la chair. Il en faut même dans les climats les plus chauds. L'homme sauvage, qui vit de chasse, en est une preuve sans réplique, mais moins forte que celle des besoins de l'homme social, tourmenté d'affaires, excédé de travail". Rétif n'ignore pas les dangers auxquels s'exposent les profanes en lisant les ouvrages de médecine : "Un conseil à donner à toutes les personnes attaquées d'une maladie, c'est de ne jamais lire les ouvrages de médecine ou de chirurgie? Je ne saurais dire combien la lecture d'Astruc me fit du mal".

II

Toute la matière imprimée que Rétif dévora chez Quilla^a n'a pas manqué d'alimenter l'encyclopédisme parfois délirant dont il a encombré beaucoup de ses ouvrages. On reconnaîtra cependant qu'il a eu sur la médecine des idées à lui et souvent intéressantes. Un passage de Ma morale (les préjugés justifiés), dans Monsieur Nicolas, témoigne d'un certain scepticisme à l'égard de la médecine, mais insiste sur les heureux effets de la confiance que le malade accorde à son médecin : "De tous les préjugés, voici le plus utile. Je sais comme un autre que le médecin ne guérit pas; qu'il ne peut que donner des conseils de régime qu'une garde-malade expérimentée donnerait aussi bien que

lui... Dans la maladie vénérienne, les remèdes minéraux agissent faiblement, et le régime exact seul, s'il satisfait l'imagination, pourrait guérir la moitié des contagiés. Mais c'est ici particulièrement que la confiance au médecin est de tous les remèdes le meilleur. Un homme qui prend un remède avec la foi guérit par ce remède. Le tout est d'avoir une confiance suffisante, vive, ardente, dans le médecin et dans le remède... Ah! plus que la religion, pauvres dévots philiatres, la foi à la médecine est une heureuse erreur. Fortuné celui qui peut la conserver jusqu'au dernier moment! Le philiatre, ou dévot aux médecins, voit arriver tranquillement la maladie; il envoie à son médecin, comme une ville française enverrait à Buonaparte, sûre d'être efficacement secourue. Il se flatte de triompher du mal, avec de sages ordonnances; il donne avec sécurité son bras au chirurgien mécanique dont le médecin est l'âme, et il se voit phlébotomiser en tressaillant de joie.. L'apothicaire arrive, autre subordonné à son Hippocrate; le pharmacopole détaille les vertus de ses drogues et le coeur du moribond systolise et diastolise de joie". On comprend, après avoir lu cet acte de foi, que Rétif s'en prenne dans Les Nuits de Paris à la "prévention irraisonnable" de Bernardin de Saint-Pierre contre la médecine.

L'allusion aux chirurgiens "mécaniques" et à leur subordination aux médecins pourrait faire croire que Rétif épousait le vieil antagonisme qui opposait encore les praticiens de Saint-Côme et la Faculté. Un passage de l'Andrographe - "projet de règlement" d'une société naïvement communiste - témoigne que, bien au contraire, chirurgiens et médecins devaient à son avis recevoir une formation commune pour exercer ensuite leur art sur un pied d'égalité : "La médecine et la chirurgie seront réunies en un seul corps indivisible, quoique chacune soit exercée par des sujets qui auront opté... Les principes de l'art de guérir, sous les deux dénominations, s'enseigneront ensemble... Lorsqu'il s'agira de prendre une dénomination, la Faculté tiendra une assemblée où ses bacheliers se feront dénommer médecins

ou chirurgiens, sans que l'une de ces dénominations soit en rien inférieure à l'autre; les membres de toutes deux seront égaux dans la Faculté; le doyen sera même alternativement de l'une et de l'autre. Et néanmoins, dans le traitement, le médecin ordonnera au chirurgien comme la tête ordonne au bras; mais tout se fera d'un parfait accord, ainsi qu'il convient entre deux frères, qui sont égaux et de la même corporation : l'habileté seule pourrait mettre de la différence entre eux; et dans le cas où un membre de la Faculté de médecine aurait une capacité égale dans les deux manières de l'art de guérir, il pourra, en donnant des preuves suffisantes et suivies, porter les deux dénominations et opérer seul avec les malades qui le voudront permettre". Telle est d'ailleurs la moralité d'une nouvelle des Contemporaines (10) - celle dont l'action se déroule dans la maison du chirurgien Lacan ou Delacan : un jeune Berrichon venu à Paris pour étudier à la Faculté s'éprend de la fille de Lacan, mais celui-ci veut avoir un chirurgien pour gendre; à quoi le père du jeune homme répond qu'il pense, lui aussi, "qu'un chirurgien vaut bien un médecin, qu'il n'a fait étudier son fils en médecine que par le plus noble des motifs, puisqu'il ne prétend le faire passer docteur que pour le faire recevoir ensuite maître chirurgien et faire entendre par cette conduite à tous les détracteurs de leur illustre corps que la chirurgie est le complément de la médecine".

Un autre projet de règlement - dans Les Nuits de Paris cette fois - porte sur les devoirs des médecins et sur les sanctions réservées aux praticiens qui auront mis peu de conscience dans l'exercice de leur profession : "Les médecins ou chirurgiens seront obligés d'être instruits et ils subiront différents examens très sévères, avant qu'il leur soit permis d'exercer

(10) 238e nouvelle. Voir le chapitre : Rétif et les médecins.

seuls la médecine ou la chirurgie. En outre, aucun ne sera reçu docteur ou maître, dans ces deux professions, qu'il n'ait fait trois applications heureuses de sa science, dans chacune des maladies ordinaires. Une fois reçus, ils seront tenus de l'exactitude la plus scrupuleuse à voler au secours de tous les malades, riches ou pauvres; c'est l'Etat qui les récompensera pour ces derniers, auxquels ils donneront tous les soins possibles : car il n'y aura plus d'Hôtel-Dieu, si ce n'est un seul dans la capitale pour les blessés, les herniaires, les pierreux, les paralytiques, les syphilistes et les hydropiques, lesquels y auront chacun un cabinet particulier dans de grandes salles disposées en corridor... Tout médecin ou chirurgien convaincu de s'être acquitté superficiellement et en courant de ses fonctions sublimes sera sévèrement puni : savoir, la première fois par une réprimande publique, prononcée par un prêtre en chaire, le médecin ou chirurgien à genoux au milieu du chœur; la seconde fois par la même punition, avec une amende; et la troisième fois par le déshonneur complet, l'interdiction, et l'obligation imposée de figurer parmi les élèves pendant un an. Et s'il y avait une quatrième récidive, toutes les peines ci-dessus, en étendant la dernière à changer d'état pour la vie".

III

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les hygiénistes étaient légion : hygiénistes Goulon, Lebègue de Presle, Moreau de la Sarthe, Tissot, Vicq d'Azyr, pour ne citer que ceux-là; hygiéniste aussi Rétif toujours prêt à prendre le vent et à recueillir les idées qui étaient dans l'air. Il avait trop souffert des blessures de Vénus pour ne pas s'intéresser aux problèmes que posait alors la prophylaxie sociale des maladies vénériennes. De tous les traités de réformation qui forment la série des Graphes - L'Andrographe, Les Gynographes, La Mimographe, Le Thesmographes - Le Pornographe est le premier en date (1769) :

avant de vouloir codifier la société, l'éducation des femmes, le théâtre et les lois, Rétif a imaginé un "projet de règlement pour les prostituées propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes". L'ouvrage, qui a été déjà maintes fois analysé ne manque pas d'une certaine naïveté - "niaiserie", dit Tabarant. La prostitution étant selon Rétif un mal nécessaire, il propose l'encasernement de toutes les filles publiques dans des maisons closes, "asiles inviolables", appelées "parthénions" : en cela rien de très neuf, les lupanars foisonnant à l'époque. Mais le parthénion devient avec Rétif une institution d'Etat, dont l'Etat recueille les bénéfices; il sera régi par un conseil de douze membres "remplis de probité", qui donneront leurs instructions à des gouvernantes ayant eu dans leur jeunesse l'expérience du métier. Rétif a tout prévu : la discrétion du bureau d'entrée, dissimulé par des arbustes, où l'on déposera sa canne ou son épée, où l'on pourra, comme à l'entrée du spectacle, prendre son billet, un billet dont le prix sera à la mesure de l'âge et des charmes de la partenaire choisie; l'heure des repas, du lever et du coucher, la forme même du coffret destiné à recevoir la recette. Deux passages sont à retenir : l'un concerne les bains, "que chaque fille prendre de deux jours l'un durant toute l'année" et dont, selon Rétif, "il serait à souhaiter" que l'usage "pût se pratiquer dans les hôpitaux, surtout dans ceux qui sont faits pour les enfants, comme la Pitié, la Correction de Bicêtre, les Enfants bleus, rouges, etc."; l'autre a trait au bon état sanitaire de tous les hôtes du parthénion : "on ne permettra pas qu'un homme choisisse une fille, qu'on ne se soit assuré qu'il est sain" et chaque jour des "visiteuses" examineront les filles à leur lever; une pensionnaire sera-t-elle reconnue contaminée, "on la séquestrera dès les premiers indices et elle ne sortira de l'infirmierie qu'après une guérison entière et parfaite". C'est longtemps après la publication du Pornographe, en 1796, que l'idée de soumettre les filles

publiques à des soins spéciaux reçut un commencement d'exécution; la visite sanitaire obligatoire pour les prostituées parisiennes fut organisée par le préfet de police Du Bois le 29 pluviôse an X : on sait ce que cette prescription est devenue aujourd'hui.

C'est dans le cadre pittoresque du vieux Paris que le lecteur de Monsieur Nicolas ou des Nuits de Paris aime à se représenter le "hibou spectateur" errant en quête de sujets de nouvelles. En réalité, réserve faite de l'Ile Saint-Louis dont il aimait les quais bien aérés et les rues neuves tracées au cordeau, ou des nouveaux boulevards alignant à travers le faubourg Saint-Marcel leurs beaux arbres, Rétif n'appréciait guère le plan de la capitale, la disposition de ses rues et de ses maisons, et moins encore sa salubrité. Après Sébastien Mercier - le Tableau de Paris a précédé Les Nuits de Paris de quelques années - il déplore "la malpropreté de la plus grande ville du monde", l'étroitesse des rues où le piéton risque d'être roué vif par la maladresse d'un cocher aviné, si la pluie tombe, par le flot ruisselant des gouttières ou, le soir venu, de recevoir sur la tête le contenu d'un seau de cendres, d'une cuvette d'eau sale, voire d'un os tiré du pot-au-feu. La Cité est un "inextricable labyrinthe" de ruelles "où deux personnes qui se rencontrent ne peuvent passer qu'en s'embarrassant... On y étouffe; l'air n'y circule pas; on croit se promener au fond d'un puits". Point de latrines publiques; et pour toute la capitale, "cinq à six bains cabanés", où "personne presque ne se baigne", "ceux qui le font se bornant à une fois ou deux par été, c'est-à-dire par année" : "le bien serait" pourtant "l'apprentissage de la natation, la propreté, la santé". Paris est contaminé par ses cimetières, "une des principales causes de l'insalubrité de Paris pour les femmes enceintes et les nourrices, et surtout pour les enfants". C'est là que les étudiants en chirurgie, à qui

l'on "refuse des cadavres" - en dépit des articles 76 et 77 des statuts de la Faculté promulgués en 1768 - vont en dérober la nuit venue : "Il faut des cadavres aux jeunes chirurgiens, constatait déjà Sébastien Mercier; mais comme un cadavre coûte un louis d'or, ils le volent. Ils se mettront quatre, prendront un fiacre, escaladeront un cimetière. L'un combat le chien qui garde les morts; l'autre, avec une échelle, descend dans la fosse; le troisième, qui est à cheval sur le mur, jette le cadavre; le quatrième le ramasse et le met dans le fiacre". Mais quand les étudiants en chirurgie ont disséqué le cadavre dans leur grenier, "ils ne savent plus qu'en faire", dit Rétif; "quatre se chargent du corps divisé; deux précèdent et deux suivent pour avertir; on a soin de tenir ouvertes, sur la route, quelques allées dont on sait le secret et l'on s'y réfugie en cas de danger"; enfin, on jette les débris et "l'on se sauve".

Rétif s'indigne, après Mercier, de l'effroyable misère des hôpitaux parisiens. "L'horrible régime de la Salpêtrière" est "d'y consumer les individus et leur travail sans aucun avantage pour l'Etat"; de "jeunes garçons grotesquement vêtus, sales, malsains, entassés dans des chambres où ils respirent un mauvais air, occupés à des choses peu convenables à leur sexe, mal instruits et conduits en tout avec une petitesse et une minutie dégradante", voilà les hôtes de la Pitié. L'Hôtel-Dieu? Un "gouffre immonde, le séjour de la mort" : les visiteurs tombent évanouis, tant la puanteur y est grande, en pénétrant dans la salle des vieillards où des grabataires sont "entassés à quatre dans le même lit". Quelle différence avec le petit hôpital des Ecoles de Santé où les malades peuvent trouver bon lit, bonne cuisine et soins assidus!

Rétif imagine dans Les Nuits de Paris ce que sera la Cité en 1888; son rêve rejoint les réalisations du baron Haussmann : le vieil Hôtel-Dieu a été abattu; les ruelles

tortueuses ont disparu; des maisons neuves s'ouvrent sur six belles rues se coupant à angle droit, et "parfaitement éclairées" le soir venu.

IV

Rien de ce qui touche à la médecine n'a laissé Rétif indifférent. N'aurait-il pas eu dans le domaine de la biologie, ce qu'il appelle des "idées singulières"? Il est deux passages de son oeuvre qu'on a souvent cités et commentés avec enthousiasme. L'un, tiré de l'Ecole des pères, montre l'atmosphère imprégnée d'une vie secrète qui échappe à nos yeux, mais que nous révèle le microscope : "Quand on examine la nature avec le microscope, quel spectacle! On voit la vie sortir avec profusion des moindres objets; un brin d'herbe, une goutte d'eau douce contient des milliers d'êtres qui sont doués d'organes, qui se meuvent, qui vivent, qui s'ébattent entre eux; et quand on vient à examiner leur origine, on trouve que sans doute ils en sont redevables à une prodigieuse multitude d'insectes invisibles qui flottent dans les airs, de sorte qu'on a tout lieu de croire que toute l'atmosphère est imprégnée de vie". L'autre, extrait de La Paysanne pervertie, définit, d'une façon assez étonnante pour l'époque, l'origine microbienne de certaines maladies : "Ce qui est bien singulier, pour cette maladie (la syphilis) et pour toutes les autres qui sont contagieuses, comme la petite soeur de celle dont je parle, la peste, la rage, les fièvres, c'est qu'elles n'existent pas en nous; ce sont des êtres moraux, pour ainsi dire, qui, une fois engendrés, s'étendent, se propagent, se conservent, comme des germes d'animaux, des années entières sans altérations. Cela est presque inconcevable; à moins de considérer ces miasmes, ces germes, comme des animalcules imperceptibles, dont les semences ont la faculté de se conserver longtemps, et qui ne se développent que dans le corps humain, ou du moins dans les corps animés. Le venin des reptiles

doit être regardé comme un peu différent, car il ne se conserve pas". Convient-il, avec Funck-Brentano, de crier au miracle et de comparer à Le Verrier découvrant la planète Neptune ce "pauvre diable d'homme de lettres" qui n'a "ni laboratoire, ni tubes de bouillon, ni plaques de culture", mais qui, "par la seule force de sa pensée", entrevoit "une des plus belles conquêtes de la science moderne"? Sans doute Rétif ignorait-il que, dès le XVI^e siècle, l'existence de microorganismes infectants, pouvant se reproduire et se multiplier, avait été affirmée par le créateur de l'épidémiologie, le célèbre Fracastor, dans son Traité des maladies contagieuses (De contagionibus et contagiosis morbis et eorum curatione, 1546); mais peut-être avait-il lu la préface de l'Aphrodisiacus (1728) d'Herman Boerhaave - traduite en 1735 par La Mettrie - où la propagation du mal vénérien est attribuée à des virus, des corps d'une extrême ténuité qui ne peuvent être perçus par nos sens. Il est en tout cas infiniment vraisemblable que l'ancien prote de l'imprimerie Quillou avait eu des lueurs sur la théorie parasitaire de la syphilis, selon laquelle la maladie se propage par l'intermédiaire de vers minuscules qui se multiplient comme le font les insectes, envahissent les tissus et les détruisent : théorie soutenue successivement par Nicolas Andry (De la génération des vers dans le corps de l'homme, 1700), par Antoine Deidier (De morbis venereis, 1723) et à laquelle Rétif devait s'attacher avec d'autant plus d'empressement qu'elle était tournée en dérision par la médecine officielle. Il avait lu Astruc; c'est à se demander si le passage de La Paysanne pervertie n'est pas une réplique à cette page du Traité des maladies vénériennes où Astruc s'en prend aux tenants de la théorie parasitaire : "Je ne m'arrêterai pas à réfuter les idées de ceux qui croient que le virus vénérien n'est autre chose qu'un essaim nombreux d'animaux très petits, très agiles, très vifs, très féconds, qui

étant une fois reçus, se multiplient vite, se transportent fréquemment dans les différents endroits du corps... Si l'on admettait une fois que la vérole fût produite par de petits animaux nageant dans le sang, on aurait autant de raison de penser de même... des autres maladies contagieuses... en renversant toute la théorie de la médecine". Rétif précurseur de Schaudinn? Sans doute, mais par personne interposée (11).

(11) On a mis aussi au compte d'une intuition géniale le roman d'anticipation publié par Rétif en 1781 : La Découverte australe par un homme volant ou le Dédale français; mais peut-être avait-il lu Gongan, ou l'homme prodigieux transporté dans l'air, sur la terre et dans les eaux (1711) par l'abbé Bordelon, et Les Hommes volants ou les aventures de Pierre Wilkins (1763) traduit de l'anglais de Robert Paltock.

CONCLUSIONS

La place qu'a tenue la médecine dans la vie et l'oeuvre de Rétif est donc loin d'être négligeable.

Les "auto-observations" sont d'une lucidité parfois étonnante et retiendront l'attention du clinicien. Sur la thérapeutique appliquée en son temps à "la" maladie vénérienne, sur certains médicaments alors en usage - remèdes de bonne femme, onguents et panacées, nous sommes bien renseignés par maints épisodes de Monsieur Nicolas. Enfin les anomalies psycho-pathologiques de Rétif pourraient offrir au psychanalyste un vaste champ d'investigations.

Rétif a peu sans doute à nous apprendre sur les médecins illustres qui l'ont soigné ou qu'il a fréquentés pendant les dernières années de sa vie; mais il nous révèle un monde de praticiens plus ou moins patentés, chirurgiens parfois "privilegiés", voire simples "renouveurs" ou, tel Guilbert de Préval, "docteurs régents" à demi charlatans, abritant leurs secrets sous les plis de la robe longue : tous faisant profession de guérir le mal vénérien ou même exploitant des maisons de santé où les "gâtés" attendaient une problématique guérison.

Rétif n'a jamais cessé de porter à la médecine un vif intérêt. Compositeur de thèses chez Quillau (imprimeur de la Faculté) avant de se faire romancier, toujours lecteur assidu de la Gazette de santé, cet infatigable réformateur avait sur la médecine ses idées à lui; aussi n'a-t-il pas manqué de prendre parti dans les conflits qui agitèrent la Faculté. L'hygiène était à la mode dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Comme son ami Sébastien Mercier, Rétif a été un hygiéniste convaincu. Il a voulu réformer les maisons de prostitution, assainir le

vieux Paris, désaffecter les cimetières, améliorer la condition des malades dans les hôpitaux. On n'oubliera pas enfin qu'il fut l'un des précurseurs de la théorie microbienne.

Le docteur Cabanès a consacré tout un livre à ceux qu'il appelle les "médecins amateurs" : Rétif n'y a pas trouvé place. Il aurait eu droit pourtant à un chapitre, entre Bernardin de Saint-Pierre et Mirabeau.

Vu le Président de Thèse
Prof. Charles COURY

Vu le Doyen Honoraire
Administration Provisoire
de la Faculté de Médecine
Prof. Georges BROUET

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
M. Robert MALLET

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GENERAUX

- BEGUE (Armand) - Etat présent des études sur Rétif de la Bretonne, Paris, Les Belles-Lettres, 1948, 238 p.
- CHADOURNE (Marc) - Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique, Paris, Hachette, 1958, 364 p.
- FUNCK-BRENTANO (Frantz) - Rétif de la Bretonne, Paris, Albin Michel, 1928, 424 p.
- JACOB (P.L.) - Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne, Paris, Fontaine, 1875, 510 p.
- RIVES CHILDS (J.) - Restif de la Bretonne. Témoignages et jugements, Paris, Briffaut, 1949, 368 p.

L'ouvrage de J. RIVES CHILDS, qui complète la bibliographie de P.L. JACOB, contient aussi un catalogue de la plupart des livres et articles publiés sur Rétif de 1768 à 1949. Pour la période qui va de 1949 à 1967, on consultera la bibliographie qui clôt la thèse importante de Charles A. PORTER, Restif's novels, New Haven and London, 1967, 442 p.

- TABARANT (Adolphe) - Le vrai visage de Rétif de la Bretonne, Paris, édit. Montaigne, 1936, 502 p.

I

LA VIE ET L'OEUVRE DE RETIF

- RETIF DE LA BRETONNE- Monsieur Nicolas, Paris, Pauvert, 1959, 6 volumes, 546, 658, 675, 657, 585, 626 p.
- La Vie de mon père, Paris, Vve Duchesne, 1779, 2 vol., 152 et 139 p.
- BACHELIN (Henri) - Restif de la Bretonne (L'oeuvre de Restif de la Bretonne, tome I, Paris, Trianon, 1930, pp. IX-XXVIII).
Introduction à un choix des oeuvres de Rétif en neuf volumes.

- BEAUNIER (André) - La Jeunesse de Joseph Joubert, Paris, Perrin, 1818, 350 p.

II

UNE FICHE MEDICALE

- RETIF DE LA BRETONNE- Monsieur Nicolas, I, pp. 6-115, 270; II, p. 360; III, p. 111-113, 390, 608-613, 652; IV, pp. 47, 58, 62, 150, 155, 256-269, 568.
- Mes Inscricpions, Paris, Plon, 1889, CXXV-338 (Préface de Paul Cottin), pp. 3, 6-8, 73, 80, 106, 115, 127, 131, 176, 178, 180, 184, 219, 222, 268-270, 276-277, 285, 292.
- AVAION (Dr Jean) - Restif de la Bretonne fétichiste (Aesculape), avril 1912, pp. 89-93).
- BARRAS (Dr Louis) - Le cauchemar mictionnel (La Chronique médicale), 1er janvier 1913, p. 24 et p. 27).
- Le Fétichisme. Restif de la Bretonne fut-il fétichiste? Paris, Maloine, 1913, 174 p. (thèse de médecine, Montpellier).
- CABANES (Dr Auguste)- Grands névropathes, Paris, Albin Michel, 1935, 3 vol. (sur Rétif, voir tome II, pp. 71-96).

Etude déjà publiée, sous le pseudonyme de "docteur Fernel", dans la Revue thérapeutique des alcaloïdes, janvier 1912. - La névropathie de Rétif, sa "constitution paranoïaque", son "goût de l'inceste", son fétichisme.

- CHARPENTIER (Dr Louis) - Restif de la Bretonne. Sa perversion fétichiste, Bordeaux, Destout, 190 p. (thèse de médecine).
- L'écrivain; l'homme, le fétichisme de Rétif pendant sa vie et à travers ses oeuvres, la nature de son fétichisme.
- Restif de la Bretonne; étude psychopathologique (Hippocrate), 1934, pp. 577-604).
- Article qui reprend l'essentiel de la thèse médicale du même auteur.

- ELLIS (Havelock) - Introduction à sa traduction de Monsieur Nicolas : Monsieur Nicolas or the human heart unveiled, London, 1930, 6 vol. (larges extraits traduits par J. Rives Childs).
- Studies in the psychology of sex; erotic symbolism, New York, 1936, 2 vol. (sur Rétif, voir tome II, pp. 18-20 : traduites par Rives Childs).
- GENTY (Dr Maurice) - Rétif de la Bretonne et la médecine (Le Progrès médical, supplément illustré, 1928, pp. 57-62).
- GUITET-VAUQUELIN (Pierre) - La singulière existence de Rétif de la Bretonne (Le Siècle médical, 15 juin 1928).
- Rétif fut "l'observateur le plus appliqué et l'imaginatif le plus emporté... avant de devenir, usé par les excès, un maniaque hanté d'un bizarre sadisme de l'inceste".
- LAURENT (Dr Emile) - Fétichistes et érotomanes, Paris, Vigot, 1905, 270 p., Rétif et le fétichisme du pied (pp. 47-58).
- LOUIS (Dr Jules) - Un romancier fétichiste : Restif de la Bretonne (Chronique médicale, juin 1904, pp. 353-357).
- RONDIBILIS - Les "maladies haïtiennes" de Rétif de la Bretonne (L'Urologie du praticien, 20 octobre 1928, pp. 47-48).
- VINCHON (Dr Jean) - Restif de la Bretonne psychanalyste (Nouvelles littéraires, 9 février 1924).
- LEMERY (Nicolas) - Dictionnaire universel des drogues..., Paris, D'Houry, 1733, XXIV, 1015 p.
- Recueil des plus beaux secrets de médecine... Amsterdam, Roger, 1709, 308 p.

Sur la thérapeutique de "la" maladie vénérienne du XVIIIe siècle

- JEANSELME (Professeur E.) - Histoire de la syphilis, Paris, Doin, 1931, 432 p. (Tome I du vaste Traité de la syphilis).

Voir, sur Boerhaave et Astruc, pp. 204-216; sur la théorie parasitaire d'Antoine Deidier, pp. 236-238; sur la prophylaxie administrative, pp. 265-269; sur les empiriques et les charlatans, pp. 299-311; sur la distinction entre gonorrhée et syphilis, pp. 324-333.

ROUCAYROL (Dr Ernest) - Considérations historiques sur la blennorrhagie, Paris, Steinheil, 1907, 244 p. (thèse de médecine).

La confusion constante entre urétrite et syphilis; les sondes de gomme; les bougies, les fondements de l'école identiste ébranlés par Benjamin Bell; expériences de Hernandez (1812) sur les forçats de Toulon.

ASTRUC (Jean) - Traité des maladies vénériennes... traduit du latin par A.F. Jault et Boudon, Paris, Cavelier, 1740, 3 vol., 504, 474, 532 p.
- Traité des humeurs et des ulcères... avec deux lettres : sur la composition des remèdes dont on vante l'utilité et dont on cache la préparation; sur la nature et le succès de nouveaux remèdes qu'on propose pour la guérison des maladies vénériennes, Paris, Cavelier, 1752, 2 vol., 472, 454 p.

Révèle la formule des "remèdes secrets" : bougies de Daran, dragées de Keyser, liqueur de Van Swieten.

BOURRU (Edme-Claude)- L'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes... Paris, Costard, 1770, 360 p.

Bourru propose remèdes mercuriels et remèdes végétaux; donne à la fin la formule des médicaments.

- Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes... Paris, Costard, 1771, 54 p.

Bourru propose l'établissement d'un "hôpital royal" pour vénériens; élabore un plan de réforme des maisons de prostitution; souhaite la création d'un "bureau général" où se distribueraient élixirs, pommades, sirops et dragées.

CEZAN (Louis-Alexandre de) - Manuel anti-syphilitique ou Essai sur les maladies vénériennes, Londres et Paris, 1774, 328 p.

Le traitement des maladies vénériennes est du ressort des médecins; la "vraie curation" de la gonorrhée est encore à découvrir; Cézan ne fait aucun cas des "redingotes anglaises ou condons".

FABRE (Pierre) - Traité des maladies vénériennes, Paris, Regnard, 1765, 2 vol., 400, 422 p.

Ne fait usage, pour l'urétrite, d'aucun remède mercuriel; s'en tient à la saignée, au régime (tisanes légères); pas d'injections "qui ne manquent jamais de donner la vérole".

GARDANE (Jacques-Joseph de) - Mémoire sur l'insuffisance et le danger des lavements antivénériens, Londres, 1770, 40 p.

- Manière sûre et facile de traiter les maladies vénériennes, Paris, 1773, 103 p.

HORNE (Jacque de) - Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, précédée de l'examen des préservatifs, Paris, Monory, 1775, XX-402 p.

L'analyse de l'eau fondante de Guilbert de Préval; les dangers de la friction; le sublimé et la gonorrhée; un charlatan et ses prospectus : Nicole.

LEBEGUE DE PRESLE (Achille-Guillaume) - Mémoire pour servir à l'histoire de l'usage interne du mercure sublimé corrosif, La Haye et Paris, Didot, 1763, CLXXII-316 p.
Plaidoyer en faveur du sublimé.

MARGES - Examen et analyse clinique des différents remèdes que le sieur Nicole et plusieurs autres empiriques... mettent en usage pour la guérison des maladies vénériennes, Paris, D'Houry, 1774, 34-136 p.

NICOLE - Eclaircissements détaillés sur un spécifique antivénérien dans lequel il n'entre point de mercure, Quillau, 1764, 8 p.
- Prospectus identique imprimé aussi chez Quillau, 1768, 4 p.

Le "dépuratif" de Nicole doit guérir toutes les affections d'origine vénérienne "dans l'espace de 22 à 30 jours ou environ". Nombreuses "observations", où Nicole se décerne complaisamment des certificats.

-Lettre de M. Nicole, chirurgien ordinaire du roi... sur un remède antivénérien dans lequel il n'entre point de mercure, Paris, Cellot, 1764.

Une vingtaine d'observations. Des guérisons miraculeuses.

ROYER (Thomas)

- Dissertation sur une méthode nouvelle de traiter les maladies vénériennes par des lavements... Paris, chez l'auteur, 1767, 154 p.

Royer vend lui-même les substances qui doivent entrer dans la composition des lavements; il préfère ne pas s'attarder sur les "embarras qui restent dans le canal de l'urètre après la guérison des maladies vénériennes".

- Prospectus d'une maison de santé établie à la Petite Pologne, Paris, Grangé, 1778, 8 p.

III

RETIF ET LES MEDECINS

RETIF DE LA BRETONNE- Nouveaux mémoires d'un homme de qualité, Paris, Vve Duchesne, 1774. Trois parties en un volume : 212, 208, 50 p. - Dans la troisième partie : "Thèse de médecine soutenue en enfer"; le texte a été repris dans

- La Découverte australe, 1784.

- Les Contemporaines, tome XIX, seconde édition, Paris, Vve Duchesne, 1785. - Le texte de l'ouvrage est suivi de 56 feuillets non paginés, où sont reproduites des "lettres à l'auteur".

- Les Nuits de Paris, Paris, 1788-1794, 16 parties en 8 volumes : pp. 2003, 2007, 2012, 2015, 2595, 3263-3264.

- Monsieur Nicolas : I, pp. 176-178; III, pp. 112, 414, 424, 512, 609-610, 649, 653; IV, pp. 58, 102, 151, 155, 170-171, 186, 257, 264.

RETIF DE LA BRETONNE- Mes Inscriptions : pp. 8, 19, 47, 53, 69, 104, 108, 179, 191, 207, 211-212, 215, 219, 232, 238, 240, 242, 255, 266, 274.

DE CEZAN, DE SAINT-ILDEPHONT - Etat de médecine, chirurgie et pharmacie en Europe pour l'année 1776, Paris, Didot, 1776, 597 p.

DE HORNE, DE LA SERVOLLE, J. GOULIN - Etat de la médecine, chirurgie et pharmacie en Europe et principalement en France pour l'année 1777, Paris, Thiboust, 1777.

DELAUNAY (Dr Paul) - Le Monde médical parisien au dix-huitième siècle, Paris, Rousset, 1906, 460-LXXVI.p.)

Les études et la profession médicale; médecins et chirurgiens; la saignée et ses détracteurs; les cypridologues; les remèdes secrets; les magnétiseurs.

FRANKLIN (Alfred) - Les Chirurgiens, Paris, Plon, 1893, 302 p.

GENTY (Dr Maurice) - Les médecins de Rétif de la Bretonne (Le Progrès médical, supplément illustré, 1935, pp. 4-6).

VILLETTE (Dr André) - Le Charlatanisme au XVIIIe siècle, Gaubilbert de Préval et l'eau fondante antivénérienne, Paris, Le François, 1928, 43 p. (thèse de médecine).

IV

RETIF ET LA MEDECINE

RETIF DE LA BRETONNE- Le Pornographe ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, Paris, Delalain, 1769, 368 p.

- L'Ecole des Pères, Paris, Vve Duchesne, 1776, 3 vol., 480, 192, 327 p. - Tome III, p. 230.

- La Paysanne pervertie, Paris, Vve Duchesne, 1784, 4 vol. 344, 320, 320, 336 p. - Tome III, pp. 65-66.

- Les Nuits de Paris, pp. 277-278, 1069, 1260, 1519, 1721, 1766, 1812, 2203, 2281, 2392, 2446-2447, 2865-2866, 3108-3115, 3135, 3263.

RETIF DE LA BRETONNE- Monsieur Nicolas, III, pp. 229, 235; VI, p. 82.

COURY (Professeur Charles), BARIETY (Professeur Maurice) - Histoire de la médecine, Paris, Fayard, 1963, 1217 p.

AVALON (Dr Jean) - Un projet de réglementation de la prostitution au XVIII^e siècle. Le Pornographe de Restif de la Bretonne (La France médicale), février 1913, pp. 41-44).
- Une "diatribe" de Restif de la Bretonne contre les médecins (Bulletin de la société française d'histoire de la médecine, 1921, pp. 169-181).

CABANES (Dr Auguste)- Médecins amateurs, Paris, Albin Michel, 1932, 383 p.

GENTY (Dr Maurice) - Rétif de la Bretonne compositeur de thèses de médecine (Le Progrès médical, supplément illustré, 1939, pp. 21-24).

JACQUIN (Dr Gabriel)- Restif de la Bretonne précurseur de Schaudinn (Chronique médicale, 1^{er} mars 1907), pp. 162-163).

PICARDEAU (Dr Robert) - Les Idées de Restif de la Bretonne sur la prophylaxie sociale des maladies vénériennes au XVIII^e siècle, Paris, Vigné, 1929, 51 p. (thèse de médecine).

TERSON (Dr A.) - Quelques remarques de Rétif sur le médecin, le chirurgien et l'oculiste (Le Progrès médical, supplément illustré, 1935, pp. 1-8).

